CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
511e et 512e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

54



LA PETITE POLOGNE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. LAMBERT-THIBOUST ET ERNEST BLUM

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 29 JUIN 1860.

Direction de M. Harmant.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LUCIEN GÉRARD, peintre	MM. DUMAINE.
PIERRE RENAUD.. / JACQUES RENAUD.	CHARLES PEREY.
ERNEST MARTEAU	LACROIX.
MAURICE D'ALBERT, officier de marine.	MANUEL.
BERNARD, domestique de Lucien	DERVILLE.
PAUL, ami de Maurice	HYACINTHE.
RAOUL, idem	ZIMMER.
TAUPIN, habitant de la Petite Pologne..	PERRIN.
PICHET, idem	ALEXANDRE.
LE PÈRE GUILLAUME, idem	JULIAN.
MATHIAS, idem	LEMAIRE.
ROUGET, idem	LEQUIEN.
LE CARRIER, habitant de la Petite Pologne.	MM. VÉNIAT.
UN ESCAMOTEUR, idem	MALLET.
UN AVEUGLE, idem	GARNIER.
UN PETIT RAMONEUR	AMEDÉE VÉNIAT.
JOSEPH, garçon d'hôtel	BERTRAND.
BAPTISTE, garçon de restaurant	TAUBERT.
UN AGENT	JEANNIN.
ROSE PRINTEMPS, bouquetière	Mmes A. MONGEAL.
FAUVETTE, idem	ADORCY.
CORALIE, idem	MATHILDE.
DIANE, idem	ADOLPHINE.

PROMENEURS, INVITÉS, GARÇONS, DOMESTIQUES, HABITANTS DE LA PETITE POLOGNE, ETC.

ACTE PREMIER

Le secret de Pierre Renaud.

Une chambre d'auberge : porte au fond; une autre porte à gauche, premier plan; une grande fenêtre, à gauche; deux lampes brûlent, une sur la cheminée, à droite, deuxième plan; l'autre sur la table.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICE, PAUL, RAOUL, OFFICIERS.

(Au lever du rideau, Maurice et ses amis font flamber un bol de punch et fument des cigares. — Ils sont tous en petite tenue d'officiers de la marine impériale.)

MAURICE, qui goûte le punch.

Allons... Messieurs, un dernier verre de punch... le verre de l'étrier.

PAUL.

C'est vrai... dans quelques heures, nous quittons la belle Provence, et nous mettons le cap sur Singapour.

RAOUL.

Avez-vous déjà fait le voyage des Indes, Bertand?..

PAUL.

Une fois... C'est un pays assez joli...

MAURICE, riant.

Assez joli?.. Ah! ah! ah!.. on dirait que tu parles de Montmartre.

PAUL.

Ah! Messieurs, Montmartre, c'est Paris, et Paris... c'est le plaisir.

MAURICE.

Le fait est que nous y avons bien employé nos trois mois de congé!.. A la santé de Paris, Messieurs!..

TOUS, élevant leurs verres.

A Paris!..

MAURICE.

L'Opéra, Mabille, les femmes!.. Oh!.. les Parisiennes... un peu plâtrées, c'est vrai, mais que de qualités!..

TOUS, avec enthousiasme.

Oh!..

MAURICE.

Il n'y a qu'à Paris qu'une femme sache tromper son amant... Pourtant, quand le ministre nous a donné l'ordre de retourner à Toulon reprendre notre service, j'ai laissé une petite veuve bien inconsolable.

TOUS.

Bah!

MAURICE.

Parole d'honneur!.. Pauvre ange!.. (Il boit.) Il n'y a pas assez de citron... (Il prend un citron et le coupe dans le punch.) Elle a pleuré, Messieurs!..

PAUL.

Bah! elles apprennent ça en nourrice...

MAURICE.

Ah! tu ne crois à rien, toi!.. Elle s'est trouvée mal onze fois dans la gare du chemin de fer... c'est-à-dire que les chauffeurs sanglotaient. « Il part pour les Indes... s'écriait-elle... Ah! Maurice... écris-moi... et envoie-moi un cachemire... tâche qu'il soit en grande largeur. » (Il avale un verre de punch.)

RAOUL, riant.

Infortuné Maurice!..

MAURICE, tendant gaiement son verre.

Encore un verre, que je noie ma douleur!.. La frégate est en train de chauffer, Messieurs... A cinq heures du matin, tout le monde sur le pont; nous filons à toute vapeur, en entonnant le chant du marin... Allons, mes amis, buvez donc, morbleu!.. A la frégate!

TOUS.

A la frégate!.. (Ils choquent leurs verres.)

Air nouveau de M. Fossey.

MAURICE, chantant.

En mer! la brise enfle les voiles;
Voguons gaîment sur le flot bleu,
Sous le soleil, sous les étoiles,
Sous le regard de Dieu!..
En mer!..

REPRISE EN CHŒUR.

MAURICE, seul.

Lorsque gronde le flot,
Si ta force est brisée,
Ne crains rien, matelot;
La barque est baptisée,
Et Dieu veille là-haut!

CHŒUR.

En mer, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, accourant.

Messieurs... Messieurs!..

TOUS.

Quoi?

JOSEPH.

Vous allez le réveiller!

TOUS.

Qui?..

JOSEPH.

Le voisin.

MAURICE.

Quel voisin?..

JOSEPH.

Un jeune homme qui est dans l'auberge depuis deux jours.

MAURICE.

Invitons-le à vider un verre avec nous... ça le réveillera...

JOSEPH, regardant à travers la serrure.

Tiens!.. il ne dort pas... il y a de la lumière dans sa chambre...

MAURICE.

Bah! et quel est-il?..

JOSEPH.

Un jeune peintre français...

PAUL.

Sais-tu son nom?..

JOSEPH.

Certainement... il l'a écrit sur le registre, comme tous les voyageurs...

RAOUL.

Et il s'appelle?..

JOSEPH.

Il s'appelle M. Lucien Gérard.

MAURICE, faisant un bond.

Lucien Gérard!.. Tu en es sûr?..

JOSEPH.

Je crois bien... c'est moi qui ai fait viser son passe-port.

MAURICE, avec joie.

Lucien Gérard!.. mon camarade de collége!.. mon meilleur ami!..

TOUS.

Bah!..

MAURICE.

Où est-il?..

JOSEPH, montrant la porte à gauche, premier plan.

Là.

MAURICE.

Messieurs, c'est un charmant garçon... Je vous demande la permission de l'inviter.

TOUS.

Bravo!..

MAURICE, allant frapper à la porte. A haute voix.

Monsieur Lucien Gérard veut-il boire un verre de punch à la santé d'un ami?.. Hé, Lucien! (Lucien paraît. Mise assez simple d'artiste. Casquette de voyage sur la tête.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUCIEN GÉRARD.

MAURICE, lui tendant les bras.

Lucien!..

LUCIEN.

Maurice!.. (Ils s'embrassent.)

MAURICE.

Messieurs, je vous présente un ami d'enfance, un artiste de talent, un brave et loyal cœur!.. Lucien, je te présente mes collègues... officiers à bord de la frégate française *la Noémi*. (Les jeunes gens se saluent.)

MAURICE.

Et maintenant, du punch!

LUCIEN.

Non, merci! je ne bois pas.

MAURICE.

Vraiment!.. Ah çà! comme tu es pâle!.. Est-ce que tu es malade?

LUCIEN.

Non...

MAURICE.

Mais quel singulier hasard... quelle Providence t'amène ici?..

LUCIEN.

Le travail... Je suis venu faire du paysage... j'ai pris des vues dans tout ce pays qui est véritablement splendide. Mais, toi-même?

MAURICE.

Nous partons demain, mon cher... nous allons faire le voyage des Indes...

LUCIEN.

Ah! que vous êtes heureux, Messieurs, et que je vous envie!.. Vous allez quitter Paris pour longtemps... et moi, j'y rentre...

RAOUL.

Eh quoi!.. vous n'aimez pas Paris, monsieur Lucien?

LUCIEN.

Je le déteste, Messieurs. Pour moi, c'est la fièvre, c'est la lutte désespérée et le travail sans but; c'est l'isolement, c'est la vie désenchantée, obscure de l'artiste; c'est l'ombre, la pauvreté et l'oubli!

MAURICE.

C'est aussi l'amour... car tu es jeune...

LUCIEN.

L'amour!

MAURICE.

Ah! tu es amoureux!.. Messieurs, je vous le dénonce, il est amoureux!

LUCIEN.

Moi?.. Est-ce que j'ai le droit d'aimer?.. Ah! Maurice, le bon temps que celui du collége, alors que nous rêvions tous deux la gloire. La gloire!.. à quoi cela sert-il?..

MAURICE.

Tu es amoureux!.. Raconte-nous ton roman...

LUCIEN.

Mon roman? c'est celui de tous ceux qui ont vingt-cinq ans... Une femme se dresse tout à coup dans votre existence

calme et laborieuse, et y jette la tempête... Vous aimez, vous êtes aimé; vous êtes fort... vous deviendrez grand pour cette idole: pour elle, il vous faut la gloire à tout prix. A vous le courage, alors, le travail opiniâtre, les croyances de la fière jeunesse, toutes les espérances. N'est-ce point là le roman de tout ce qui est jeune, Messieurs, et ces rêves-là, ne les avez-vous pas faits tous?.. Mais le réveil!.. Oh! le réveil!.. Vous vous trouvez seul, car l'idole a eu froid dans l'atelier: elle est allée réchauffer son cou avec des perles, ses bras avec des diamants, son corps avec de la soie; car tout cela réchauffe mieux que les baisers. Vous vous trouvez seul; car l'idole restait obscure dans l'atelier, et il lui a fallu le bruit des fêtes, l'éclat des lumières et un piédestal qui fût en or... (Riant fiévreusement.) Oui, parbleu! on m'a quitté parce que j'étais pauvre... Mais, je chasserai mes souvenirs; car je suis artiste, que diable!.. A moi le soleil, à moi le ciel et les fleurs, à moi tout ce qui est vrai, tout ce qui est beau... c'est ma richesse, à moi... Allons, un verre de punch, Messieurs... je bois à la nature!.. (On lui verse à boire.)

MAURICE.

A la bonne heure!.. Je retrouve mon Lucien d'autrefois... Je t'aime mieux ainsi.

LUCIEN, affectant la gaîté.

N'est-ce pas?...

MAURICE.

Et comment s'appelait l'idole?

LUCIEN.

Fornande. — Et toi, Maurice, que fais-tu quand une maîtresse te quitte?

MAURICE.

Moi?... j'en prends une autre.

TOUS.

Bravo!

MAURICE.

A Lucien, Messieurs!

TOUS.

A Lucien! (On trinque joyeusement. En ce moment on entend un coup de canon. Tous posent leurs verres sur la table.)

PAUL.

Le canon!..

MAURICE.

C'est pardieu vrai!

RAOUL.

Et pourquoi donc?

PAUL.

Joseph va vous le dire... Joseph!...

TOUS, appelant.

Joseph!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Messieurs?

MAURICE.

Pourquoi donc ce coup de canon?

JOSEPH, tranquillement.

Ne vous dérangez pas, Messieurs, c'est un forçat qui s'est échappé du bagne.

TOUS.

Un forçat!

JOSEPH.

Et un fameux, allez... Pierre Renaud... un perpétuité... C'est l'habitude de tirer le canon quand un forçat s'évade, parce que les paysans se rassemblent, et la chasse commence.

LUCIEN.

La chasse au forçat?

JOSEPH.

Oui... On fait le cordon et on le rabat sur la ville. On les repince toujours dans les environs.

MAURICE.

Et ce Pierre Renaud est un grand coquin?

JOSEPH.

Je crois bien... Il a quelque chose comme cent cinquante ans à faire dans la maison. (Il rit.) On l'appelle Renaud Coup de Sabre, celui-là, à cause que, dans une première évasion, il a reçu d'un gendarme un petit atout qui a failli l'éborgner. C'est à cause de ça qu'on le rattrapera!...

MAURICE.

Tant mieux!

PAUL.

Messieurs... il est deux heures.

TOUS.

Deux heures!

PAUL.

Il est temps de nous rendre à bord. (Ils prennent leurs casquettes.)

MAURICE.

Adieu, Lucien!

LUCIEN.

Tu pars?

MAURICE.

Pour Singapour... rien que cela... quatre ou cinq mille lieues, je crois.

RAOUL.

En route, Messieurs!.. Monsieur Lucien, au revoir!

LUCIEN, leur serrant la main.

Messieurs... Et vous reviendrez?

MAURICE.

Dans trois ans, probablement... On dit que la frégate ira se promener en Chine.

LUCIEN, souriant.

Bonne promenade, alors!..

MAURICE.

Et toi, bon courage!.. Au revoir!

TOUS.

Au revoir! (Les jeunes gens échangent encore des poignées de main avec Lucien et sortent gaîment.)

SCÈNE V.

LUCIEN, puis JOSEPH.

LUCIEN.

Ils sont heureux... ils partent insouciants; et moi... moi, je ris en vain avec ma douleur; je n'oublie pas!... (Il reste pensif.)

JOSEPH, rentrant.

La!.. j'ai bien fermé la porte... Monsieur n'a pas besoin de moi?

LUCIEN.

Non... Ah! vous ferez préparer ma note... J'ai retenu ma place à la diligence... je pars à cinq heures pour Marseille...

JOSEPH.

La diligence!... Monsieur ne prend pas le chemin de fer?

LUCIEN.

Non... J'ai voulu revoir les gorges d'Ollioules... Vous me réveillerez.

JOSEPH.

Oui, Monsieur... Du reste, la diligence s'arrête devant l'auberge pour prendre messieurs les voyageurs.

LUCIEN.

Ah!...

JOSEPH, prenant la lampe qui est sur la cheminée.

Si Monsieur avait besoin de moi, il n'aura qu'à sonner... Bonne nuit, Monsieur!

LUCIEN.

Bonne nuit! (Joseph sort.) « Bonne nuit! » a-t-il dit. Oh! j'ai perdu le sommeil... et quand, par hasard, vaincu par les fatigues d'une marche dans les montagnes, je sens ma tête s'alourdir un instant, une image vient chasser le repos... la sienne!... et les parfums aimés d'autrefois enivrent encore mon âme... Allons!.. (Il prend la lampe.) Ah! si je pouvais retrouver le sommeil!... si je pouvais retrouver l'oubli!... (Murmures confus de voix lointaines. Lucien s'arrête.) Il me semble... Oui... Ces cris lointains... qu'est-ce donc qui se passe? (La fenêtre s'ouvre brusquement. Un homme, vêtu d'un pantalon de toile et en manches de chemise, se précipite en scène. Il referme vivement la fenêtre et écoute avec anxiété.) Ah!...

SCÈNE VI.

LUCIEN, PIERRE RENAUD.

PIERRE RENAUD, écoutant.

Ils auront perdu ma trace... (Il ferme le rideau de la fenêtre.)

LUCIEN.

Qui êtes-vous? Que voulez-vous?...

PIERRE RENAUD.

Quelqu'un!... Ah! Monsieur... sauvez-moi!... sauvez-moi!...

LUCIEN.

Vous sauver?... Qui êtes-vous donc?

PIERRE RENAUD.

Un homme que l'on poursuit comme une bête fauve et qui veut être libre.

LUCIEN, avec un mouvement d'horreur.

Ah! tu es Pierre Renaud, le forçat fugitif?

PIERRE RENAUD.

Moi?... Eh bien, oui!... Mais si bas que soit tombé un

homme, on ne le perd pas, on ne le livre pas... Ah! c'est si bon l'air, la liberté. (Écoutant, pendant que Lucien le considère avec stupeur.) Oui... ils s'éloignent... je suis sauvé... Monsieur, voilà huit ans que je suis là-bas... sous l'œil du garde-chiourme... voilà huit ans que je guette, que j'attends... Pas moyen!... On avait l'œil sur moi... j'étais recommandé. Enfin, aujourd'hui... aujourd'hui j'ai brisé ma chaîne. Je conduisais une barque qui ramenait les charpentiers de Saint-Mandrier... Alors, je me suis jeté à la mer, j'ai plongé, et, grâce à la nuit, ils ne m'ont pas vu reparaître. Libre!... (Voyant une bouteille d'eau-de-vie restée sur la table; avec un éclat de rire féroce.) Ah! de l'eau-de-vie... Voilà huit ans que je n'en ai pas bu... (Prenant la bouteille.) C'est de l'eau-de-vie... ça... Oh! que c'est bon, de l'eau-de-vie!... oh! que c'est bon!... (Il boit à même la bouteille, qu'il tient à deux mains.)

LUCIEN, à part.

Cet homme... cet homme me fait horreur!

PIERRE RENAUD.

N'est-ce pas, Monsieur, que vous ne me livrerez pas?

LUCIEN.

Misérable! pour que tu recommences ta vie infâme, pour que tu fasses d'autres victimes?... Mon devoir est de te livrer.

PIERRE.

Monsieur, écoutez-moi.

LUCIEN.

La justice des hommes t'a frappé... elle a fait son devoir... Repens-toi; redoute la justice de Dieu!

PIERRE.

Par grâce... par pitié!

LUCIEN, avec dégoût.

Laisse-moi... ne me touche pas!

PIERRE.

Non... je suis loin... Tenez, je vous parle de loin... à genoux... (Il s'agenouille.) Faut que j'aille à Paris, voyez-vous... parce que, j'ai un fils, moi... mon Jacques... On a beau être coupable et flétri, on aime son enfant!... Je voudrais le revoir, lui, Jacques... Je n'ai que lui au monde... Grâce!.. Laissez-moi m'échapper... grâce! (Il rampe vers Lucien les mains jointes.)

LUCIEN.

Si tu aimes ton enfant, demande à Dieu que l'on puisse oublier que tu es son père... (Il porte la main sur le cordon de la sonnette.)

PIERRE.

Monsieur!... ne sonnez pas... ne sonnez pas... Tenez, vous êtes pauvre peut-être?... Oui!... Eh bien, si vous me laissez échapper... je vous ferai riche.

LUCIEN.

Misérable! (Il va pour sonner.)

PIERRE.

Ne sonnez pas... oh! ne sonnez pas... (Étreignant Lucien de son regard.) Vous croyez que je mens?... Eh bien, Monsieur, écoutez-moi, je vais tout vous dire... Il y a un crime... (Mouvement d'horreur de Lucien.) un crime que j'ai commis, et que l'on ignore... Vous avez entendu parler de l'Américain Robert Wilson, qui a été assassiné il y douze ans... à Roquevere, au moment où il revenait d'Italie avec sa fille... une enfant de quatre ans... Eh bien, Monsieur...

LUCIEN.

L'assassin, c'était toi?

PIERRE.

J'ai épargné l'enfant, Monsieur...

LUCIEN.

Maudit!... Tu l'as faite orpheline!...

PIERRE.

Qu'est-ce que vous voulez? Son père avait le malheur d'avoir cinq cent mille francs... en banknotes et en dollars... Cet argent... je l'ai caché... il est à moi... Si vous me laissez m'échapper... il est à nous... Voyons, vous êtes jeune... vous devez avoir une maîtresse?... Oui... oui... Ah! je le vois dans vos yeux!... Eh bien, elle vous aimera, car vous serez riche! Vous croyez toujours que je mens? Eh bien, écoutez-moi encore. A une demi-lieue du village de Roquevere, auprès de la chapelle de la Délivrande... il y a un platane... Sous le platane, à deux pieds dans la terre, j'ai caché la cassette qui contenait la fortune de Robert Wilson... Cinq cent mille francs, entendez-vous?... Ah! comme votre maîtresse sera belle! comme elle sera parée!... ça brille si bien les jaunets d'or!... comme elle vous aimera!... L'amour de votre maîtresse, Monsieur, il est dans la cassette de Wilson, sous le platane de Roquevere... Venez... venez... venez!..

LUCIEN.

Tais-toi, maudit!.. Toi qui veux tenter ma pauvreté et mon amour, tais-toi... Je suis pauvre moi-même et abandonné; mais ma mère m'a appris à prier Dieu, je resterai honnête homme!... (Il saisit le cordon de la sonnette.)

PIERRE, vivement.

Ah! maintenant que tu connais la cachette, tu veux garder le magot pour toi tout seul. Eh bien! c'est moi qui l'aurai en entier, et je serai libre; car je te jure que tu ne parleras pas. (Il prend un des couteaux qui sont sur la table.)

LUCIEN, faisant le tour de la table.

Misérable!... Ah! je me défendrai, du moins! (Il s'arme d'un autre couteau.)

PIERRE.

Oh! je joue mieux que toi de cet instrument-là... j'ai l'habitude... A nous deux, mon maître!.. Je te joue au couteau le platane de Roquevere. (Pierre Renaud s'élance sur Lucien. — Les deux hommes luttent corps à corps, enlacés comme deux reptiles. — Un cri étouffé. — L'un des deux tombe.)

PIERRE, tombant.

Ah! gredin!... j'ai mon compte... Roquevere!.. Mon fils!.. Cinq cent mille francs!... (Il meurt.)

LUCIEN.

Ah! qu'ai-je fait? (Il se penche et secoue le forçat.) Pierre Renaud! Mon Dieu!... vous le savez... je me suis défendu. Ah! mor... mort!.. (On frappe à la porte du fond.)

JOSEPH, en dehors.

Monsieur... Monsieur!

LUCIEN.

Quelqu'un!

JOSEPH.

Monsieur, il est cinq heures... voilà le jour... la diligence arrive... Tenez, l'entendez-vous?.. (On entend le fouet du postillon et les grelots des chevaux qui se rapprochent.)

LUCIEN.

Le jour! (Il va tirer le rideau. L'air bleu du matin envahit la chambre.)

JOSEPH, entrant.

Je viens prendre vos bagages... (Voyant le corps étendu à terre.) Ah! mon Dieu!

LUCIEN, très-pâle.

Pierre Renaud... le forçat fugitif... Il a voulu m'assassiner, je me suis défendu... je l'ai tué.

JOSEPH.

Bon débarras, c'est un coquin de moins!

LUCIEN.

Que dois-je faire?

JOSEPH.

C'est bien simple, votre déclaration au commissaire... On ne se gêne pas avec ces gaillards-là.

LUCIEN.

C'est bien... mes bagages.

JOSEPH, sortant.

Oh! est-il vilain! (Il entre à gauche.)

LUCIEN, seul.

Tout cela est-il vrai, ou bien n'ai-je fait qu'un horrible rêve? (On entend chanter au loin la chanson des marins.)

En mer! la brise enfle nos voiles,
Voguons gaîment sur le flot bleu,
Sous le soleil, sous les étoiles,
Sous le regard de Dieu!
En mer!

LUCIEN, à lui-même.

Roquevere!... Cette fortune!.. Si pourtant cet homme avait dit vrai?... (Il jette un dernier regard sur Pierre Renaud, étendu à ses pieds, et fait un mouvement pour sortir. — La chanson des marins meurt au loin sur la frégate qui s'éloigne. — Le jour est tout à fait venu. — Le rideau baisse, pendant que Joseph traverse le théâtre chargé des bagages de Lucien.)

ACTE DEUXIÈME.

Le pavillon d'Armenonville.

Au bois de Boulogne : le chalet face au public; sur le devant, en terrasse, tables et chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSOMMATEURS, attablés, JEUNES GENS et JEUNES FEMMES, puis TAUPIN, PICHET, FAUVETTE, ROSE PRINTEMPS.

(Au lever du rideau, aspect animé du pavillon d'Armenonville à l'heure de l'absinthe. — Les garçons circulent, des domestiques vont et viennent.)

UN CONSOMMATEUR.

Garçon... un madère!

LE GARÇON.

Voilà, Monsieur! (Criant.) Servez terrasse, un madère! (Entrent deux dames suivies d'un cavalier botté et cravaché.)

LE CAVALIER.

Garçon, un cabinet!

LE GARÇON.

Par ici, Monsieur... Conduisez au 7. (Il sort. — Fauvette paraît avec Rose Printemps; elles tiennent des petits bouquets de violettes et de roses.)

ROSE PRINTEMPS.

Fleurissez-vous, Messieurs, Mesdames!

FAUVETTE.

La belle violette qui embaume! (Elle attache un bouquet à l'habit d'un jeune homme.) C'est deux sous! (Le cavalier sourit et la paye.) Merci, Monsieur!

LE JEUNE HOMME, tirant un cigare d'un porte-cigare élégant.

Garçon, du feu!

TAUPIN, entrant en scène vivement.

Du feu?.. Voilà, mon bourgeois. (Il fait flamber une allumette.) Allumettes orientales... à l'instar des pastilles du sérail! (Le jeune homme allume son cigare et donne de la monnaie à Taupin.) Merci, mon ambassadeur! (Deux dames sortent du pavillon.)

UNE DES DAMES, au garçon.

Faites avancer notre voiture!

TAUPIN, se précipitant.

Votre voiture?.. Voilà, bourgeoise!.. Quel nom, s'il vous plaît?

LA DAME.

Madame Anatole.

TAUPIN, criant et s'adressant au dehors, en sortant.

La voiture à mâme Natole!

PICHET, un cahier de papier à lettres à la main. Il s'adresse à des consommateurs, puis, en dernier lieu, au jeune homme.

Papier à lettres, mon bourgeois!.. mon dernier!.. Papier à lettres... tout ça pour deux sous!

LE JEUNE HOMME.

Que diable veux-tu que j'en fasse?.. Allons, tiens... laisse-moi tranquille! (Il lui donne de l'argent et s'éloigne.)

PICHET, à part.

C'est tout ce que je demande.

TAUPIN, revenant.

Cinquante centimes! je tourne au millionnaire! (Il fait glisser la pièce dans sa poche.) Entrez... ma fille, il y a de la société. (Faisant sonner son argent.) Tout ça c'est pour ma figure. (Les consommateurs s'éloignent; d'autres entrent dans le chalet pour dîner. Rose Printemps s'est assise et compte son argent, puis elle demeure rêveuse. Fauvette la regarde.)

SCÈNE II.

TAUPIN, ROSE PRINTEMPS, FAUVETTE, PICHET.

TAUPIN, à Pichet.

Ça va-t-il, toi, le papetier?

PICHET.

Je crois ben... j'offre mon cahier de papier à lettres... personne n'en veut... mais on me donne deux sous pour se débarrasser de moi... V'là un cahier qui en aura rapporté de ces décimes!

TAUPIN.

V'là au moins trois ans que tu l'as.

PICHET, riant.

Oui... Si on me l'achetait, je n'aurais plus de position sociale. (Un consommateur se lève pour sortir.)

PICHET.

Attends... Papier à lettres, mon bourgeois... deux sous... mon dernier!.. (Le consommateur regarde le cahier, le prend, donne deux sous et sort.) Oh! canaille! me v'là sur le pavé!

TAUPIN, riant.

Ah! ah! ah! faudra renouveler ton matériel. (Regardant les tables.) Oh! dis donc, Pichet?

PICHET.

De quoi?

TAUPIN.

Il y en a qui ont oublié de finir leur absinthe. Ne jamais rien laisser traîner. (Il porte le verre à ses lèvres.) C'est trop fort pour moi... j'ai la poitrine délicate... mon médecin me recommande l'Italie. (Il a pris de l'eau.)

PICHET.

Oh! du vermuth!

TAUPIN.

Monsieur, veuillez accepter...

PICHET.

Trop bon!.. A votre santé, monsieur Taupin!

TAUPIN.

A la tienne, Étienne! (Ils boivent.)

FAUVETTE.

Rose!

ROSE, comme sortant d'un rêve.

Plaît-il?

FAUVETTE.

Je t'y prends encore à rêver... Ah! mam'selle la Sainte-Nitouche, c'est comme ça que votre pensée voyage?..

ROSE.

Mais tu te trompes... je regardais... je...

FAUVETTE.

Tu pensais à lui, pas vrai?

ROSE, troublée.

A lui?.. Mais je ne sais... ce que tu veux dire.

FAUVETTE.

Que si... C'est comme l'autre soir, à minuit, quand je t'ai vue grimper sur un banc devant la *Maison-d'Or*, et regardant les belles dames et les beaux messieurs. Il y en avait un qui t'a acheté des fleurs plus souvent qu'à son tour... Dites donc que je mens, mam'selle la mystérieuse!

ROSE.

Non, Fauvette, tu ne mens pas... il était là, en effet; et, au milieu de cette gaieté, de ces cris de joie, seul il était triste, silencieux... et si pâle, si pâle! que j'ai éprouvé comme un sentiment douloureux qui m'a serré le cœur... Moi aussi, je devais être pâle comme lui... C'est de la pitié, Fauvette... voilà tout.

FAUVETTE.

De la pitié... mauvaise affaire!.. Faut jamais avoir pitié des hommes... ils en profitent trop.

PICHET.

Oh! oui, mam'selle Fauvette... v'là qu'est parlé d'or.

FAUVETTE, soupirant.

Je sais bien qu'il y en a de gentils des petits jeunes gens; oh! oui, et de fameusement gentils encore!

ROSE, avec reproche.

Oh! Fauvette!..

PICHET.

Eh ben! Mam'selle, qu'est-ce que vous dites donc là?

FAUVETTE.

Eh! pardine! je dis que, souvent, les demoiselles qui achètent des fleurs ne valent pas la bouquetière qui les vend. Pour nous, l'été... le soleil et la poussière...

TAUPIN.

Passez donc l'ombrelle à Madame.

FAUVETTE.

L'hiver, la neige... C'est donc amusant ça?

ROSE.

Ne médis pas de notre pauvreté, Fauvette... le travail est un patrimoine, la conscience est une fortune... Nous sommes riches... va!

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROUGET.

(Rouget traverse le théâtre au fond, se baisse, ramasse un bout de cigare, l'allume et disparaît en fumant, les mains dans ses poches.)

ROSE, avec un peu d'effroi.

Rouget!

TAUPIN.

En v'là un qui travaille peu... De quoi vit-il?

PICHET.

De l'air du temps.

TAUPIN.

C'est pas une nourriture, ça.

FAUVETTE.

Oh! je le déteste, ce Rouget... D'abord, c'est l'ennemi de Jacques...

TAUPIN.

Et je dis que, pour être l'ennemi de Jacques, faut être méchant... vu que Jacques est doux...

FAUVETTE.

Comme une demoiselle.

TAUPIN.

Merci! c'est pas un compliment que vous lui faites.

FAUVETTE.

Voyez-vous ça!..

TAUPIN.

Enfin, tout le monde l'aime et l'estime à *la Petite Pologne*... C'est-y sa faute à lui si son père...

ROSE.

Oh! taisez-vous!.. Pauvre Jacques!.. quand on lui rappelle ce cruel souvenir... il souffre tant!..

FAUVETTE.

Et il a tort!.. Quand on est un brave garçon, et que l'on travaille, on peut se moquer du qu'en dira-t-on.

TAUPIN.

Pardieu! t'as raison, la Fauvette.

ROSE.

Et puis, Jacques est mon protecteur, mon soutien!..

TAUPIN.

En v'là un qui vous est dévoué!.. un caniche à deux pattes.. quoi!.. On peut dire qu'il donnerait sa vie pour vous, celui-là... et plutôt dix fois qu'une.

JACQUES, paraissant.

Oh! pour ça, oui, mam'selle Rose.

TOUS.

Jacques!

TAUPIN, montrant le singe en riant.

Et M. Jean-Bonhomme.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES.

(Il tient dans ses bras un singe vêtu d'un paletot rouge et coiffé d'un petit bonnet à plumes.)

JACQUES, distribuant des poignées de main.

Bonjour, mes bons amis... bonjour la Fauvette! (D'un ton respectueux.) Mademoiselle Rose!..

ROSE, lui tendant la main.

Mon bon Jacques!

JACQUES, gaiement.

A la bonne heure! v'là des amis!.. Ils ne disent pas de mal des absents, ceux-là!

PICHET.

Bédame!

JACQUES.

Oh! oui, Mam'selle, je vous suis dévoué, allez; faut pas me remerciar de ça... c'est pas ma faute... Est-ce que l'affection et le devouement ne poussent pas tout seuls, et, entre malheureux, je dis que ça pousse vite. Le même jour nous sommes entrés là-bas... à *la Petite Pologne*... Vous aviez ben six ou sept ans; moi, j'en avais dix... j'étais l'homme, naturellement je devais vous protéger... Pas vrai, les amis?

TAUPIN.

C'est juste!

ROSE.

Et cette place que vous espériez?

JACQUES.

C'te place... elle est donnée à un autre.

TOUS.

Oh!

JACQUES, avec embarras.

Parce que... On est allé aux renseignements... et quand on a su... que... (Avec sentiment.) j'étais... le fils de... mon père...

TAUPIN.

Veux-tu ben ne pas parler de ça, toi!

JACQUES, affectant un air gai.

Mais je ne désespère pas... j'ai une lettre de recommandation... J'irai la porter ce soir sur les dix heures... je reprendrai mon état de menuisier... Oh! c'est que je suis malin dans le métier... N'y a qu'une chose qui m'ennuiera... ce sera de me séparer de mon singe...

TAUPIN.

M. Jean-Bonhomme?

FAUVETTE.

Mais vous le garderez tout de même.

JACQUES, vivement.

Je crois ben... il restera à la maison. Ah! c'est qu'il est aussi mon ami, lui, allez; quand on me bouscule au garni, quand on me dit des choses dures, c'est à lui que je raconte tout. Je lui dis comme ça : « Jean-Bonhomme, j'ai le cœur gros, on m'a fait du chagrin, mon vieux. » Alors, lui, il me regarde... avec ses deux bons yeux... il me comprend... il a l'air de me dire : « Mon pauvre Jacques!.. t'as pourtant jamais fait de tort à personne... Allons, ne pleure pas, Jacques... Est-ce que je ne suis pas là, moi. » Il me console, quoi!.. et, après, il fait ses petites culbutes et ses petites grimaces... histoire de me faire rire... (S'adressant à son singe.) Sois tranquille, va, Jean-Bonhomme... v'là quatre ans que tu travailles pour moi et que tu me fais vivre... Quand j'aurai repris le rabot, ça sera mon tour de travailler pour deux. Vous serez rentier, monsieur Jean-Bonhomme... Et pourquoi pas? Il y a une Providence pour tout le monde, pour les singes comme pour les hommes...

ROSE, émue.

Bon Jacques!

TAUPIN, tirant un mouchoir raccommodé avec des pièces de plusieurs couleurs.

Ah! qu' c'est bête, v'là que je mouille mon linge. (Il se mouche bruyamment.)

FAUVETTE, pleurant.

Moi aussi.

TAUPIN, à Pichet

Tu ne pleures pas, toi?

PICHET.

Je peux pas.

TAUPIN.

Pourquoi ça?

PICHET, naïvement.

J'ai pas de mouchoir... Prête-moi le tien?

TAUPIN.

Jamais... C'est un mouchoir de famille... (Il remet son mouchoir dans sa poche, avec un grand soin.) Je t'emporterai dans la tombe...

FAUVETTE, regardant le singe.

C'est-y drôle, ces bêtes-là... ça ressemble à des hommes.

JACQUES.

Oh! non; les singes ne se font jamais de mal entre eux.

TAUPIN.

Et, ça va le commerce, hein?

JACQUES.

Oui.

TAUPIN.

C'est pas l'embarras, y en a joliment c't' année des singes à Paris...

PICHET.

Et des biches, donc!...

JACQUES.

C'est la même chose... Les singes, c'est l'amour des grimaces; les biches, c'est les grimaces de l'amour, ça se ressemble.

FAUVETTE, pinçant Taupin.

Vous êtes des mauvaises langues... Tenez.

TAUPIN.

Aïe!... C'était pour rire... faut ben rire un brin, quoi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROUGET, puis CORALIE, DIANE, AUTRES JEUNES FEMMES, ERNEST MARTEAU, et DES JEUNES GENS.

ROUGET, entrant en courant, il bouscule Jacques.

Monsieur Baptiste! monsieur Baptiste! (A Jacques.) Ne gênez donc pas les gens qui travaillent, vous. (Au garçon.) Monsieur Baptiste, v'là des voitures qui reviennent des courses.

BAPTISTE.

Bravo! (A d'autres garçons.) Vite, les chevaux à l'écurie. (Aux petits Polonais.) Allons, vous autres, débarrassez la terrasse et plus vite que ça... Les bouquetières seules ont le droit de venir autour des tables.

TAUPIN.

C'est bon... on s'en va. (A Pichet.) Ohé Pichet! allons ouvrir les portières, en avant les pourboire. (Il sort vivement avec Pichet.)

JACQUES.

Allons chercher fortune ailleurs, mon vieux. (Il sort.)

FAUVETTE, à Rose.

Viens, Rose... et ne pense plus au jeune homme pâle.

ROSE.

Je te le promets. (A part.) Pauvre jeune homme! (Filles sortent en causant. — Coralie, Diane, les jeunes femmes et les jeunes gens paraissent au fond. Les dames ont d'élégantes toilettes de printemps. — Les hommes portent des voiles verts et des cartes à leurs chapeaux.)

LES FEMMES.

Garçon, garçon!

LE GARÇON.

Voilà! voilà!

CORALIE.

Du madère.

LE GARÇON.

Voilà, madère. Servez terrasse. (Il sort.)

CORALIE.

Eh bien, par où donc est passé Ernest Marteau?

DIANE.

Tiens, c'est vrai.

TOUTES, criant.

Ernest! Ernest!

ERNEST paraît; il a, comme les autres jeunes gens, un voile vert à son chapeau ainsi que sa carte d'entrée dans l'enceinte des courses.

Je vous l'apporte, Mesdames... abîmé, éreinté; je crois que j'ai avalé, à moi seul, toute la poussière de La Marche.

TOUS.

Oh! oui.

ERNEST.

Et il y en avait. La poussière de La Marche avait, je crois, invité la poussière de Chantilly... qui avait accepté l'invitation...

CORALIE, riant.

Regardez donc, Mesdames? (A Ernest.) Vous avez attrapé un coup de soleil, mon cher.

TOUTES, riant.

Ah! ah! ah!

ERNEST.

C'est bien possible... Effectivement, j'ai vu à un certain moment le soleil sortir d'un nuage .. soleil de mai, cousin du soleil d'avril!... J'aurais dû me méfier... Précisément j'avais levé mon voile... (Au garçon qui sert le madère.) Garçon, un verre d'eau... sucrée!..

DIANE.

Oh!... un verre d'eau sucrée!.. Oh!... la, la!

ERNEST.

Parbleu! me croyez-vous l'estomac de Lucien Gérard?

CORALIE.

Lucien!... il a gagné deux courses.

ERNEST.

Oui, le *handicap*, d'abord.

DIANE.

Le prix est de combien?...

CORALIE.

Quatre mille francs, ma chère... Ces messieurs donnent ça à leurs jockeys.

DIANE.

C'est assez chic.

LE GARÇON.

Le verre d'eau sucrée demandé. (Il sort.)

LUCIEN, paraissant au fond.

Garçon, de l'absinthe!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUCIEN GÉRARD.

TOUS.

Lucien!

LUCIEN.

Bonjour, Mesdames! (A Ernest.) Bonjour! (Lucien lui tend la main.)

LE GARÇON, criant.

Un verre d'absinthe... terrasse!

LUCIEN.

Allons donc, un carafon, idiot!

LE GARÇON.

Tout de suite, Monsieur. (Il sort.)

LUCIEN.

Victoire, Mesdames! nous avons battu les jockeys anglais... Spresty, qui montait *Ralph*, n'est arrivé que troisième...

ERNEST.

Second.

LUCIEN.

Pardon, *Franc-Picard* est arrivé second, gagnant *Ralph* d'une demi-longueur.

LE GARÇON, entrant.

Carafon d'absinthe demandé.

LUCIEN.

Parfait!

CORALIE.

Comme vous buvez de l'absinthe, mon cher!

LUCIEN, riant.

C'est la muse verte des poëtes, Coralie. Tenez... à la russe. (Il verse et boit.)

CORALIE.

Comment, on boit l'absinthe sans eau en Russie?

DIANE.

Que tu es bête, ma chère, en Russie l'eau est gelée.

LUCIEN.

Ah çà! nous dînons tous ici, n'est-il pas vrai?

LES FEMMES.

Oui! oui!

LUCIEN.

Garçon!...

LE GARÇON.

Monsieur?

LUCIEN.

Coralie, vous qui êtes gourmande, commandez donc. Je meurs de soif.

CORALIE.

Je veux bien... Le potage à la bisque; les truites sauce genevoise; les truffes sous la serviette; les poulets à la reine; petits pois primeur; flageolets panachés... également primeur; le cliquot dans les carafes... romaine, fraises. Mon Dieu! voilà tout. Ah! garçon... de la poudre de riz, nous sommes toutes défaites...

LES FEMMES.

Ah! la bonne idée!

LE GARÇON.

Ces dames seront servies dans un instant. (Criant.) Poudre de riz, terrasse!.. (Il sort.)

CORALIE.

Dites donc, Lucien, avez-vous aperçu Fernande aux courses?

LUCIEN, d'un ton indifférent.

Je crois que oui... une seconde.

DIANE.

Vous savez qu'elle est adorée du petit Nazaroff?

LUCIEN, riant.

Il y a tant d'étrangers à Paris!

CORALIE.

Vous riez? Oh! les hommes!

LUCIEN, riant.

Oh! les femmes!

CORALIE, vivement.

Nous valons mieux que vous.

LES FEMMES.

Oh! oui!...

ERNEST.

Je demande l'explication de la gravure.

CORALIE.

C'est bien simple... Lucien adorait Fernande... Car vous l'avez adorée, n'est-ce pas?

LUCIEN, d'une voix profonde.

Oui... oui...

CORALIE.

Bien... Fernande vous met à la porte, parce que vous étiez peintre?

ERNEST.

Il n'y a pas de sot métier.

CORALIE.

Certainement... Moi, j'adore les artistes, c'est très-gentil les artistes; seulement ils font fortune trop tard .. Il y a tantôt quatre ans, vous partez pour la Provence, afin de le rapporter dans vos cartons, et de la vendre en détail aux marchands de tableaux de la rue Laffitte. Il advient qu'au lieu de copier des arbres, vous faites un héritage. Vous revenez à Paris... vous courez chez Fernande... vous dépensez pour elle des sommes... impossibles... Fernande se met à vous adorer... et vous...

LUCIEN.

Et moi?

CORALIE.

Vous? A mesure que grandit l'amour de Fernande, le votre diminue... si bien, qu'un jour, vous la détestez aussi cordialement que vous l'avez adorée. Tout cela est-il vrai?

LUCIEN, d'une voix altérée.

Parfaitement vrai... Oui, je déteste et méprise cette femme... comme je me méprise moi-même... pour l'avoir pu aimer une heure.

CORALIE.

Il fut un temps, mon cher, où, pour la garder, vous eussiez commis un crime.

LUCIEN, se levant spontanément, après un silence.

Oui... oui! (Il retombe assis.)

CORALIE.

Et vous ne l'aimez plus?

LUCIEN.

Non.

CORALIE.

Cependant, Fernande...

LUCIEN, avec fièvre.

Encore ce nom!... Tenez, Coralie, je vous en prie, ne parlons plus d'elle. Nous sommes jeunes, vivons; nous avons de l'or, vivons.. De l'or! tout est dans ce mot : honneur, amours, plaisirs... Le passé est mort... oublions, oublions! A nous les fêtes brillantes, les nuits fiévreuses, les amours faciles, les chansons, du vin dans nos verres, l'orgie enfin... Oublions, oublions!... Que l'ange de la mort nous surprenne l'ivresse dans les yeux, l'amour sur les lèvres, l'insouciance au cœur, et, sans que nous ayons le temps de regarder en arrière, qu'il nous emporte, ivres de plaisirs, dans le néant éternel... Oublions! oublions!

CORALIE, aux autres.

Décidément, c'est un gentil garçon, mais il boit trop d'absinthe.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BERNARD.

BERNARD, à l'un des jeunes gens.

Pardon... Monsieur n'est pas là?

ERNEST.

Lucien, votre domestique vous demande.

LUCIEN.

Bernard... que me veux-tu?

BERNARD.

Je savais que Monsieur devait dîner au pavillon d'Armenonville... alors, je me suis permis...

LUCIEN.

Parle.

BERNARD.

C'est une lettre...

LUCIEN.

Une lettre... et tu fais deux lieues pour m'apporter une lettre?..

BERNARD.

C'est que Monsieur m'avait bien recommandé... C'est une lettre de New-York.

LUCIEN, vivement.

De New-York!... Donne... donne donc... (A part.) O mon Dieu!... je n'ose l'ouvrir...

LE GARÇON.

La poudre de riz demandée... Elle est au n° 8.

TOUTES.

Ah! (Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

LUCIEN, ERNEST MARTEAU, BERNARD.

LUCIEN, pensif, sans ouvrir la lettre.

De New-York!

BERNARD.

Mon pauvre maître! (A Ernest.) Ah! monsieur Marteau, nous étions plus heureux que cela du temps que Monsieur était peintre.

ERNEST.

Vraiment?

BERNARD.

On ne dînait pas tous les jours, c'est vrai... mais c'est égal, il y avait du bonheur à la maison. (Il essuie une larme.)

ERNEST.

Brave homme!

LUCIEN.

Allons!... (Il décachette rapidement la lettre.) « Monsieur, vous vous êtes malheureusement trompé dans vos suppositions. On n'a point ramené en Amérique la fille de notre infortuné compatriote Robert Wilson. Nos tentatives pour la découvrir ayant été vaines, nous sommes certain que la pauvre enfant n'existe plus. Robert Wilson était veuf et sans parents, il venait se fixer en France... l'argent qu'il avait sur lui était toute sa fortune. (A lui-même.) Morte! (Il déchire la lettre en morceaux et les jette au vent.)

BERNARD.

Monsieur!

LUCIEN.

Laisse moi... va-t'en!

BERNARD, à part.

Oh! oui... on était plus heureux au temps de la misère! (Il sort.)

LE GARÇON.

Le dîner est prêt... ces dames attendent.

LES HOMMES.

A table! (Ils sortent.)

SCÈNE IX.

LUCIEN, ERNEST.

(Lucien s'est remis à boire.)

ERNEST.

Lucien!

LUCIEN.

Ah! vous étiez là?..

ERNEST.

Oui... Mon cher Lucien, dans notre monde de plaisir, on se connaît peu... cependant, je vous donne ma parole que j'ai pour vous une grande sympathie... Voulez-vous m'autoriser à vous parler cinq minutes comme si j'étais... votre ami?

LUCIEN, étonné.

Parlez!

ERNEST.

Vous vivez beaucoup depuis quatre ans... vous amusez-vous?

LUCIEN.

Non... Et vous?

ERNEST.

Moi? pas du tout... J'ai une fortune qui me permet de ne rien faire... Si je travaillais, je prendrais vraisemblablement la place et les appointements d'un pauvre diable qui n'aurait que cela pour vivre. Donc, je ne fais rien... Je suis avocat comme tout le monde. Est-ce que vous n'êtes pas avocat, vous?

LUCIEN.

Non...

ERNEST.

Alors, vous êtes le seul à Paris. Maintenant que nous avons fait connaissance mieux que dans nos soupers, nous sommes presque amis, n'est-ce pas?

LUCIEN, lui donnant la main.

Nous sommes amis tout à fait.

ERNEST.

A la bonne heure! Je vais en profiter pour vous faire de la morale; mon cher Lucien, vous vous tuez.

LUCIEN.

Moi?

ERNEST.

Parfaitement. (Il prend le carafon d'absinthe et le répand à terre.)

LUCIEN.

Que faites-vous?

ERNEST, froidement.

C'est ma façon de prendre l'absinthe. Comme je m'ennuie beaucoup, j'ai essayé de me griser, espérant que ça m'amuserait... Ça m'a rendu malade, voilà tout. On se grise pour deux motifs, mon cher... d'abord, par amour du vin... Vous n'en êtes pas là, j'en suis sûr... et vous laissez ce ridicule amour aux ivrognes... de profession... Enfin, on se grise pour oublier... un chagrin quelconque... Si vous avez un chagrin, confiez-le-moi... Ah! nous sommes amis maintenant, je veux ma part.

LUCIEN.

Je n'ai aucun chagrin.

ERNEST.

Vous n'aimez plus Fernande, je vous crois... car vous êtes riche; vous pouviez la garder, vous ne l'avez pas fait, donc votre amour est bien mort. — Ah! il y a un troisième motif...

LUCIEN.

Lequel?

ERNEST.

Il s'appelle le remords.

LUCIEN.

Ah! ah! ah! Et quel remords voulez-vous que j'aie

ERNEST.

Moi... je ne veux rien, je cause... voilà tout, mon cher Lucien; ce que vous ferez, je le ferai. Si vous vous grisez, je me griserai... et cela me fait un mal horrible; je suis forcé de prendre du thé pendant huit jours. Or, comme je suis votre ami, *vous ne voudrez pas me tuer*, et vous boirez moins. Maintenant, ma morale est remise à huitaine, comme on dit au palais. Ces demoiselles doivent en être aux petits pois, allons dîner, voulez-vous? (Il lui prend le bras.)

LUCIEN.

Allons dîner.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ROSE PRINTEMPS, FAUVETTE.

ROSE.

Fleurissez-vous, Messieurs, fleurissez-vous!

FAUVETTE.

La belle violette qui embaume!

ROSE, voyant Lucien.

C'est lui!

ERNEST, voyant Fauvette.

Fauvette, la petite bouquetière du boulevard! — Elle est très-gentille, cette petite!

FAUVETTE.

M. Ernest Marteau!

ERNEST.

Tu me connais, petite?

FAUVETTE.

Je crois bien. Est-ce que je ne connais pas tout le monde sur la ligne du boulevard?

ERNEST.

Je suis connu des bouquetières!

FAUVETTE.

Oh! monsieur Ernest, est-ce que je ne peux pas vendre mon restant à ces dames?

ERNEST.

Si fait... monte.

FAUVETTE.

Ah! c'est que les garçons m'empêchent...

ERNEST.

Tiens, prends mon bras.

FAUVETTE, confuse.

Oh! Monsieur, j'oserai jamais...

ERNEST, riant.

Allons donc... donnez ce bras, tout de suite! — Cavalier des bouquetières, ça a du cachet... Viens, Fauvette!

FAUVETTE, prenant son bras.

Ah! ma foi, tant pire!

ERNEST.

C'est charmant... Elle est très-gentille, cette petite!

FAUVETTE.

Place, garçons, place... j'ai un cavalier! (Elle entre dans le chalet avec Ernest, qui fait un signe à Lucien.)

LUCIEN, à Ernest.

Je vous suis!..

SCÈNE XI.

LUCIEN, ROSE PRINTEMPS.

LUCIEN, avec intérêt.

Pauvre enfant! Si jeune... si belle... tendre presque la main.

ROSE, émue.

Comme vous me regardez... c'est donc que vous me reconnaissez, Monsieur? Oh! vous m'avez souvent acheté des bouquets... vous savez... devant *la Maison-d'Or.*

LUCIEN.

Comment vous appelez-vous donc?

ROSE.

Rose Printemps.

LUCIEN, souriant.

Rose Printemps! (Musique.)

ROSE.

Oh! je veus reconnais bien, moi, et c'est bien facile... Au milieu de vos amis si joyeux, si bruyants, vous êtes triste, et comme loin d'eux par la pensée... Est-ce que vous n'avez plus votre mère?

LUCIEN.

Non...

ROSE.

Ah! c'est donc cela. Moi aussi, j'ai perdu ceux que j'aimais... et cependant j'ai confiance... Je les reverrai... Oh! oui. (Avec une sorte d'extase.) Du haut de ce beau ciel, que je regarde souvent, il me semble que leurs chères âmes veillent sur moi; la nuit, j'ai évoqué sans crainte leurs doux fantômes... et ils sont venus me consoler... et c'est comme une musique céleste, comme le concert des anges du Seigneur. — Je me sens plus forte au réveil. — Oh! j'en suis bien sûre, moi... il est un lieu mystérieux entre nous et ceux que nous pleurons : ils nous aiment encore, ils nous voient, ils nous protégent, ils prient pour nous dans la patrie des âmes immortelles! (La musique cesse.)

LUCIEN.

Oh! chaste enfant!..

ROSE.

Courage, Monsieur, faites comme moi, espérez... Je me suis sentie attirée vers vous... parce qu'il me semble... que vous êtes malheureux. Ne m'en veuillez pas de vous dire cela. (Arrachant une rose d'un bouquet.) Tenez... comme preuve de pardon, je vous en supplie, prenez cette fleur...

LUCIEN, la prenant.

Attendez, mon enfant, je vais...

ROSE, vivement.

Non... pas d'argent, ne me donnez rien. Elle vous fera penser aux conseils d'une pauvre fille... Adieu, Monsieur; encore une fois, courage, et que Dieu vous garde!

LUCIEN, avec respect.

Qu'il vous protége, mon enfant! (Rose sort. Lucien la suit des yeux.)

SCÈNE XII.

LUCIEN, ROUGET, qui a paru à la fin de la scène précédente.

LUCIEN.

Oh! c'est un ange! (Rouget se met à rire. — A part.) Cet homme!.. Que veux-tu?

ROUGET.

Moi, je veux rien... Seulement, je trouve que les bouquetières sont pas des anges, voilà tout...

LUCIEN.

Que veux-tu dire?

ROUGET.

Voulez-vous qu'à la première soirée que vous donnerez, elle vous porte des bouquets chez vous, monsieur Lucien Gérard?..

LUCIEN.

Mon nom!

ROUGET, froidement.

Je connais tout le monde à Paris... Eh bien, diriez-vous encore que la Rose Printemps est un ange?

LUCIEN.

Tu mens!

ROUGET, froidement.

Qu'est-ce que ça vous coûte d'essayer?

LUCIEN.

Mais d'abord... comment connais-tu cette jeune fille?

ROUGET.

C'te farce!.. elle loge à mon hôtel, (A part.) à *la Petite Pologne.* (Haut.) C'est convenu, quand vous voudrez, la Rose Printemps vous portera des fleurs...

LUCIEN.

Tu mens, te dis-je!

ROUGET, ricanant.

Faudra voir... Sans adieu, mon bourgeois! (Il disparaît.)

SCÈNE XIII.

LUCIEN, puis ERNEST MARTEAU, FAUVETTE.

LUCIEN.

Oh! quelque chose me dit que ce misérable a menti.

ERNEST, donnant le bras à Fauvette; ils sortent tous deux du chalet.

Adorable! tu es adorable!

FAUVETTE.

Oh! monsieur Ernest!

ERNEST, à Lucien.

Mon cher, ces dames vous croient mort. (Lucien entre dans le chalet.)

SCÈNE XIV.

ERNEST MARTEAU, FAUVETTE.

FAUVETTE.

Vous n'accompagnez pas votre ami?

ERNEST, avec intention.

Non, non, Fauvette... je reste près de toi. (A part.) Positivement, elle est très-gentille. (Haut.) Fauvette!

FAUVETTE.

Monsieur Ernest?

ERNEST.

Fauvette, t'a-t-on proposé des robes de soie, des maisons de campagne à Enghien, du bois de Boule et des boutons en diamants?

FAUVETTE.

Jamais, Monsieur.

ERNEST.

Eh bien, Fauvette, tu me plais... et...

FAUVETTE.

Adieu, Monsieur! (Fausse sortie.)

ERNEST.

Reste donc; mais, malheureuse, songes-y! Je te propose une existence insensée, un luxe effréné, des cochers.

FAUVETTE.

Avec des chevaux?

ERNEST.

Naturellement.

FAUVETTE.

Et des voitures?

ERNEST.

Une voiture. Quand elle sera usée, je t'en donnerai une autre.

FAUVETTE, avec volubilité.

Et des bagues, et des bracelets, des colliers, des boutons d'oreilles et de manchettes en diamants, des robes de satin, des bottines à trente-six francs et un petit groom?

ERNEST.

Oui, oui, oui, oui.

FAUVETTE.

Ah!.. Adieu, Monsieur!

ERNEST, le retenant.

Comment, tu refuses?... Mais c'est le bonheur!

FAUVETTE.

Je sais bien... j'y ai pensé, allez. Je suis fille d'Ève comme les autres... mais, d'un autre côté, si tout ça m'ennuie, je ne pourrai plus reprendre mon commerce de fleurs, je ne trouverai plus de mari, vu que... Ah! si l'on pouvait essayer... (Tout le monde sort du chalet et se groupe au fond pour écouter.)

ERNEST, riant.

Essaye.

FAUVETTE.

Écoutez... Serez-vous sage?

ERNEST, gravement.

Oh! j'ai en trois prix de sagesse dans mon enfance.

FAUVETTE.

Eh bien, si vous voulez... Mais faudra que vous soyez sage!

ERNEST.

Je le serai. (Entrent Pichet et Taupin qui écoutent aussi.)

FAUVETTE.

Eh bien! pendant un mois je veux bien essayer. Je souperai, nous irons aux courses, au théâtre, et le soir...

ERNEST.

Le soir?

FAUVETTE.

Le soir je rentrerai chez moi, dans mon bel appartement, et vous, vous irez chez vous.

ERNEST.

Diable!

FAUVETTE.

Et si, dans un mois, cette existence-là me convient... foi de bouquetière, foi de Fauvette, qu'est mon nom, vous serez mon amoureux.

ERNEST.

Un camélia à l'essai!... Ah çà! mais c'est drôle cela. Je commence à m'amuser, moi... J'accepte.

FAUVETTE.

Tope! C'est dit.

LES FEMMES, applaudissant.

Bravo!

SCÈNE XV.

FAUVETTE, ERNEST MARTEAU, PICHET, TAUPIN, CORALIE, DIANE, JEUNES GENS et JEUNES FEMMES.

PICHET.

O ciel!

TAUPIN, riant.

Encore une qui se lance! Oh! la, la!

FAUVETTE.

Pichet, tu seras mon groom.

PICHET.

Groom anglais!... Moi, domestique!.. Oh! (Changeant de ton.) J'accepte, mam'selle Fauvette.

CORALIE.

C'est qu'elle est très-gentille! Tiens... essaye mon chapeau, petite. (Elle le lui met.)

DIANE.

Et mon mantelet. (Elle le lui place sur le dos.)

FAUVETTE.

C'est que ça me va très-bien. Pichet, tu auras un costume de groom aujourd'hui même, je l'exige.

PICHET.

Oui, mam'selle Fauvette.

FAUVETTE.

A moi les couturières, les modistes, tout le bataclan!

CORALIE.

Et ce soir, ma chère, nous irons au bal.

FAUVETTE.

Le bal! Oh! j'en suis folle. (Chantant et dansant.)

Donnons-nous d' l'ag., d' l'ag., d' l'ag., d' l'ag.
Donnons-nous de l'agrément.

ERNEST, ravi.

Elle chante!

FAUVETTE.

Si je chante?.. Écoutez-moi ça.. un air en situation... *La Chanson du Gandin!* (Ritournelle.)

ERNEST.

Qu'est-ce que c'est que ça, un gandin?

FAUVETTE, à part.

Il le demande!

Air nouveau de M. FOSSEY.

I

Voyez ce jeune homm' qui s'affiche,
Et l' soir, avec orgueil,
Se livre à la chasse à la biche,
Un morceau d' verr' dans l'œil;
Au bois, le jour il se promène,
Et, sous l' prétexte assez coquin
Qu'il possède une américaine,
Et vous fait l'œil américain,
C'est le gandin,
Din, din,
C'est le gan... c'est le din,
C'est le joli gandin,
Et din, din, din, die, din.

REPRISE DU CHŒUR.

C'est le gandin, etc.

FAUVETTE.

Qui sait jouer de la manchette,
Se pousser du faux col,
Porter le favori... côtelette,
Prendre les cœurs au vol;
A ses créanciers qui répète,
J'ai pas d'argent .. vous r'pass'rez d' main;
Qui, soupant le soir chez Vachette,
A Clichy s' réveill' le matin?
C'est le gandin,
Din, din,
C'est le gan... c'est le din,
C'est le joli gandin,
Et din, din, die, din, die.

REPRISE DU CHŒUR.

C'est le gandin, etc.

TOUS.

Charmant!... charmant!...

ERNEST.

Allons... nos voitures!

LES FEMMES.

Oui... les voitures!

TAUPIN, à Fauvette.

On y va, ma'me la baronne. (Haut.) La voiture à ma'me Ernest...

FAUVETTE, à Ernest.

Vous savez ce qui est convenu, mon cher?. Vous êtes un homme loyal?

ERNEST.

Vous avez ma parole... (On remonte.) Place à la baronne Fauvette!...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LUCIEN GÉRARD, sortant du chalet, puis JACQUES.

LUCIEN, à lui-même.

Et pourtant si elle venait!...

JACQUES, paraissant.

Des beaux messieurs... Allons, mon pauvre Jean-Bonhomme, tâchons de bien finir notre journée...

LES FEMMES.

Lucien... on vous attend.

LUCIEN.

Allons, Messieurs, à Paris.

VOUS.

A Paris!.. (Sortie. — Jacques a tendu son chapeau à quelques personnes. — Ils s'approche de Lucien.)

JACQUES.

Un petit sou, mon bon Monsieur, c'est pour Jean-Bonhomme!.. (Lucien tire une pièce de monnaie de sa poche, va pour la lui donner, mais il lève les yeux sur Jacques et recule terrifié.)

LUCIEN, après un temps.

Ah!..

JACQUES, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc?

LUCIEN, à part.

Cette ressemblance!.. (Haut.) Mon ami, comment t'appelles-tu?

JACQUES.

Jacques...

LUCIEN.

Jacques?..

JACQUES.

Jacques Renaud!...

LUCIEN.

Jacques Renaud... le fils du forçat?

JACQUES.

Mon Dieu!.. c'est pourtant pas ma faute, à moi.

ERNEST, du dehors.

Lucien! Lucien!..

LUCIEN, reprenant son calme.

Me voilà!.. me voilà!..

JACQUES.

Un petit sou, mon bon Monsieur!

LUCIEN, s'éloignant.

C'est son fils!..

JACQUES.

Il ne m'a rien donné... Tu lui as donc fait la grimace.. Jean-Bonhomme?..

LUCIEN, au fond.

Son fils!.. Oh! je le retrouverai.

ACTE TROISIÈME.

Les oiseaux de la rue.

L'intérieur de *la Petite Pologne* : grande salle commune éclairée par une lanterne pendue au plafond ; à gauche, un petit escalier en bois conduisant à deux chambres : l'une est celle de Jacques, l'autre celle de Rose Printemps ; à droite, des portes conduisant au garni commun où on loge à la corde.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PÈRE GUILLAUME, LE CARRIER, L'ESCAMOTEUR et SON BOBECHE, L'AVEUGLE, AUTRES OISEAUX DE LA RUE, MATHIAS, endormi ; ROUGET fume dans un coin ; DEUX HIRONDELLES D'HIVER.

(Au lever du rideau, le père Guillaume, assis devant une table placée au milieu du théâtre, fait l'appel et reçoit la semaine. — Tous les oiseaux de la rue sont assis à terre autour de lui. — Quelques-uns soupent.)

LE PÈRE GUILLAUME.

Je continue l'appel... Le Carrier ?

LE CARRIER.

Présent.

LE PÈRE GUILLAUME.

Ta semaine, mon vieux.

LE CARRIER.

V'là mes sept sous, père Guillaume.

LE PÈRE GUILLAUME.

A toi, l'homme aux gobelets.

L'ESCAMOTEUR.

Présent... Quatorze sous... pour Gringalet et pour moi.

LE PÈRE GUILLAUME, à deux ramoneurs.

Vous v'là, les enfants... Eh ben ! ça a-t-il été les affaires, c'te semaine ?..

PREMIER RAMONEUR.

Pas lourd, mochieu Guillaume... vu que les cheminas cha ne che ramone pas au mois de juillet.

LE PÈRE GUILLAUME.

C'est vrai, ça, mes petiots... Vous êtes comme qui dirait les hirondelles d'hiver...

LE RAMONEUR.

Oui... et l'été chest la morte saison...

LE PÈRE GUILLAUME.

Voulez-vous que je vous avance ça ?

LE RAMONEUR.

Oh ! non, mochieu Guillaume... Nous avons fait comme la fourmi que nous racontait Rose Printemps.... nous avons mis de côté, fichtra ; v'là pour nochtre garni.

LE PÈRE GUILLAUME, à Rouget.

Dis donc, toi, Rouget, on ne fume pas dans le salon... il peut z-y avoir des personnes délicates dans la société.

ROUGET, éteignant sa pipe.

C'est bon... on ne fumera plus.

LE PÈRE GUILLAUME.

Ta semaine ?

ROUGET, jetant une pièce d'argent sur la table.

On demande de la monnaie.

LE PÈRE GUILLAUME.

Cinq francs ! Mazette...

LE CARRIER, à Rouget.

Dis donc, Rouget !..

ROUGET.

Quoi ?

LE CARRIER.

Où donc qu' tas gagné c't argent-là ?.. Tu travaillais avec moi aux carrières de Vanves... t'as quitté le moellon depuis un mois... comment vis-tu ?..

ROUGET.

Quéque ça te fait ?..

LE CARRIER.

Ça me fait qu'il y a une loi dans *la Petite Pologne*... c'est que chacun travaille et puisse avouer sa profession.

ROUGET, ricanant.

Je joue à la Bourse.

TOUS.

Allons donc !..

LE PÈRE GUILLAUME.

Le carrier a raison... faut que tu dises ce que tu fais... c'est nos *estatuts* qui l'exigent.

ROUGET.

Ah bon !... si tout le monde se met après moi... Il ne manque plus que Jacques, c'est lui qui vous monte la tête.

TOUS.

Jacques !...

LE CARRIER.

Jacques est un brave garçon... t'as tort de lui en vouloir

TOUS.

Oui... oui ..

ROUGET.

Je sais ce que je dis, allez... il m'en veut... et je lui rends la chose. Mais c'est comme l'enfant gâté ici, Monsieur a une chambre pour lui tout seul... et pour son satané singe !...

LE PÈRE GUILLAUME.

Eh ben, après ?...

TOUS.

Oui... quéque ça prouve ?

ROUGET.

Ça prouve que vous le choyez, tandis que nous logeons à la corde, nous autres, comme des chiens.

LE PÈRE GUILLAUME.

Personne ne se plaint... Si notre lit de plumes ne te va pas... si nos lambris manquent de dorure... qu'est-ce qui t'empêche de filer ?...

TOUS.

Pardine !...

ROUGET.

C'est ça, chassez-moi... Eh ben, oui... je dis qu'on a eu tort de recevoir Jacques... le fils d'un...

LE PÈRE GUILLAUME, se levant.

Tais-toi !... Avant d'éplucher la vie des autres, faut être ben sûr de la sienne... T'es jaloux de lui, v'là tout.

ROUGET.

Moi ?...

LE PÈRE GUILLAUME.

Oui, jaloux !... S'il a eu le malheur d'avoir un père... comme ça, c'est-y sa faute, à ce garçon ?.. (Se tournant vers les oiseaux groupés autour de lui.) Je vous le demande à tous... c'est-y sa faute ?

TOUS.

Non... non.

LE PÈRE GUILLAUME, ému.

Ce pauvre enfant... il n'ose pas nous tendre la main... à cause... de cette triste histoire que tu rappelles .. C'est pas d'un bon cœur ça, Rouget... je ne te l'envoie pas dire, moi.

LE CARRIER.

D'ailleurs, s'il a c'te chambre, c'est pour être à côté de la Rose Printemps, puisqu'il est son défenseur.

ROUGET, ricanant.

La Rose Printemps ! la petite conteuse, comme vous dites ; vous l'aimez, parce qu'elle vous raconte des histoires... Encore une Sainte-Nitouche, celle-là... Faudra voir la fin.

TOUS.

Oh !

LE PÈRE GUILLAUME.

Assez, Rouget.

ROUGET.

Mais...

LE PÈRE GUILLAUME.

Je te dis de te taire... Je suis le doyen, ici... quand je parle, on m'obéit.

TOUS.

Oui, oui, vive le père Guillaume !

LE PÈRE GUILLAUME.

Silence !... Jacques a été reçu enfant de *la Petite Pologne*, il restera enfant de *la Petite Pologne*.

TOUS.

Bravo !

LE PÈRE GUILLAUME.

Mais, voulez-vous vous taire, à la fin... tas de criards !.. (Il va à Rouget.) Veux-tu que je te dise, entre quatre-z-yeux, pourquoi que tu détestes la petite conteuse ?

ROUGET.

Moi ?... je ne la déteste pas... puisque c'est un enfant que j'ai trouvé... et que c'est moi que je l'ai amenée ici...

LE PÈRE GUILLAUME.

Oui, pasque c'était un amour d'enfant qui promettait ben d'être une jolie fille... et t'avais des projets... Quand elle a eu quinze ans, tu lui as apporté une robe de soie, et un tas de fanfreluches quoi ! t'as voulu tenter c't ange-là, en faire une fille perdue, comme tant d'autres !.. (Avec force.) T'as voulu la vendre !

ROUGET.

Ah ! des bêtises !...

LE PÈRE GUILLAUME.

Et t'es l'ennemi de Jacques, parce qu'il a veillé sur elle. Dis-moi donc que j'ai pas vu clair dans ton jeu ?... Tiens, assez là-dessus .. mais rappelle-toi que j'ai l'œil...

ROUGET, *entre ses dents.*

Ah! tonnerre ! (Il jette sa pipe, qui se brise.)

LE PÈRE GUILLAUME.

Je recontinue l'eppel... L'aveugle!

L'AVEUGLE.

Présent!... Voilà... (Il donne ses sept sous.)

LE PÈRE GUILLAUME.

Hé! dis donc, toi, malin... ça ne passe plus les monacos.

L'AVEUGLE, *regardant.*

Un monaco?... Tiens! c'est ma foi, vrai. (Il donne un autre sou. — On rit.)

TOUS.

Bravo! l'aveugle.

L'AVEUGLE.

Eh ben, j'ai joliment été volé, moi.

LE PÈRE GUILLAUME.

Mathias !... (On regarde le chiffonnier.)

LE RAMONEUR.

Il dort!

LE PÈRE GUILLAUME.

Ne la réveillez pas. Taupin!... Eh ben, où est donc Taupin?

SCÈNE II.

LES MÊMES, TAUPIN, *entrant.*

TAUPIN.

Taupin? Présent...

TOUS.

Taupin!

TAUPIN.

Bonjour, les enfants... ça va bien?... Pas mal, merci... Asseyez-vous donc... Bonjour, mon père Guillauma. V'là ma semaine... et je dis que ça n'ast pas cher, un sou par jour... logé... couché et éclairé... Et y a des gens qui disent comma ça qua les loyars sont chers; an v'là des mauvaises langues! (Au carrier.) Bonjour, le carrier... bonjour, ma vieille... Eh ben, de quoi?... On ne rit donc plus ici?

LE CARRIER, *riant.*

Il est toujours gai, ce mâtin-là.

TAUPIN.

La vieillesse du gamin de Paris, mon bonhomme! Et pourquoi donc que je serais à la tristesse?... Je gagne ma vie, je m'arrondis, quoi. Dans quéque temps, ja compte acheter des terrains à vingt-cinq centimes le mètre... je ferai bâtir!.. C'est que j'ai plusieurs cordes à mon arc, moi... ouvreur de voitures, fournisseur d'allumettes chimiques, crieur de canards, et, la nuit, sauveteur pour les deux *sasques.*

TOUS.

Sauveteur!...

TAUPIN.

Un peu, les anciens... Voyez-vous, mes bibis, Paris ast une ville oùs que l'on s'amuse, c'est-à-dire oùs que l'on jone et oùs que l'on aima. Y a comme ça des joueurs qui perdent, et des amoureux qui sont trompés par leurs connaissances; tout ça va flâner sur les quais, la nuit, histoire da faire un plongeon. Alors, moi, je les guigne... je les laisse piquer une tête, j'en pique une autre, je barbotte, je plonge, je saisis mon particulier ou ma particulière, je tire ma coupe, et quand j'en sauve un... ça me fait vingt-cinq francs... Et allez donc! (Chantant.)

Allez cueillir des lauriers,
La salade des troupiers.

(Il se met à gambader.)

TOUS.

Vingt-cinq francs?

TAUPIN.

Parfaitement, mes jolis trognons... Je plonge comma un merlan; et y a pas à dire... j'ai pas de chien, moi, comme, à la Gaîté, celui de Montargis... pas de collaborateur. . Je travaille tout seul... et, mes économies, je les envoie à la caisse d'épargne...

LE PÈRE GUILLAUME.

T' es t-un brave homme, Taupin.

TAUPIN.

De quoi!... Est-ce que nous en sommes pas tous des braves gens dans *la Petite Pologne?* Vous, le père Guillaume, vous êtes une crème!

LE PÈRE GUILLAUME.

Allons donc!

TAUPIN.

Je vous dis qua vous êtes un sucre! La carrier aussi, l'aveugle aussi, toutle monde, quoi. *La Petite Pologne!..* voilà une crâne invention...

TOUS.

Ah!

TAUPIN.

La Petite Pologne! c'est-à-dire tous les métiers inconnus... *La Petite Pologne!* c'est-à-dire le pays de l'insouciance et de la débine, des bons enfants et de la rigolade... *La Petite Pologne!..* c'est les oiseaux de la rue, quoi. Viva *la Petite Pologne!* La musique!...

TOUS.

Vive *la Petite Pologne!*

TAUPIN.

Air nouveau de M. Fossey.

Il est uo' fourmilière
Sur le pavé d' Paris,
Une famille entière
De gais lazzarons.
Elle grouille et fourmille;
Ses enfants... voyez-les...
C'est la grande famille
Des petits Polonais.
A la besogne! (*ter.*)
Oui-da...
La Petite Pologne... (*ter.*)
La v'là.

CHOEUR.

A la besogne.. (*ter.*)

TAUPIN.

II

De son nid ell' s'élance...
Sa patrie est l' boulevard...
Sa mèr', c'est l'espérance,
Et son pèr', c'est l' hasard.
Si la r'cette est manquée,
Ell' chant' comme les oiseaux;
Dieu donne la becquée
Aux petits des moigneaux.
A la besogne, (*ter.*)
Oui-da,
La Petite Pologne, (*ter.*)
La v'la!

CHOEUR.

A la besogne, etc.

TAUPIN, *ôtant sa casquette.*

III

A la France fidèle,
Le petit Polonais,
Au besoin se rappelle
Qu'il est tout d' mêm' Français.
Qu' l'étranger fass' sa têta
Et vienn' nous menacer,
Nous crierons : « Croisez... ette!
« Le dans' va commencer!.. »

(Parlé.) Serrez vos rangs!

A la besogne,
On cogne!.. on cogne,
A la besogne,
Oui-da,
La Petite Pologne,
La v'là!..

CHOEUR.

A la besogne, etc.

TOUS.

Vivat, Taupin!...

TAUPIN, *avec modestie.*

On a un joli grelot, quoi, v'là tout!...

MATHIAS, *se réveillant.*

Ah çà! on ne peut donc pas dormir, ici?..

TOUS.

Mathias!

TAUPIN, *riant.*

Dormez là donc sur M. Duchiffon... Tu rêvais à ta bonne amie, pas vrai? Richelieu!.. plus que ca do duchesse... excuse!.. Passez donc des cocottes à Monsieur!..

MATHIAS.

Je veux dormir... Qu'on me réveille à onze heures. (Sa tête retombe, il se rendort.)

TAUPIN, *riant.*

C'est vrai, tout de même; sa journée commence à onze heures, à celui-là. (On entend ronfler Mathias.)

LE CARRIER, *riant.*

Le v'là parti!

TAUPIN.

Concert instrumental... solo de clarinette! (Jacques paraît au fond; il a son singe dans les bras.)

TOUS.

Jacques!.. Bonsoir, Jacques!

SCÈNE III.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, timidement.

Bonsoir!..

LE PÈRE GUILLAUME.

Ça a-t-il été aujourd'hui?

JACQUES.

Oui, monsieur Guillaume... v'là ma semaine.

VAUPIN, au singe.

Bonsoir, monsieur Jean-Bonhomme!.. ça va bien, Jean-Bonhomme?.. Que nous avons donc été indisposé la semaine dernière?

TOUS.

Bah! (Guillaume emporte son livre et son argent chez lui.)

VAUPIN.

Une indigestion de pommes!.. Monsieur avait croqué vingt-sept reinettes, rien que ça!..

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

VAUPIN.

Il faisait des grimaces, fallait voir, ce pauvre Jean-Bonhomme!.. (On l'entoure.)

ROUGET, à part.

Les v'là après la singe, à c't'heure... une affreuse bête... (Il agace le singe avec la main.) Bonjour, Jocko!.. Ah! qu' t'es laid! ah! qu' t'es vilain!.. (Poussant un cri.) Ah!.. il m'a mordu!..

TAUPIN.

C'est ben fait!.. pourquoi que tu l'obstines...

ROUGET.

Pourquoi que l'on reçoit des animaux?

VAUPIN.

Parce que ça nous fait plaisir... On a voté que les animaux seraient reçus... c'est pour cela que tu y es... Respect au vote!

TOUS.

Oui, oui!.. respect au vote!

ROUGET, à Jacques.

Que le diable t'emporte avec ton singe!..

TAUPIN.

Il aime tout le monde ici... excepté toi.

JACQUES.

Vous l'avez agacé, Rouget... je vous ai souvent prévenu.

ROUGET.

C'est toi qui m'as fait mordre... tu l'as poussé...

JACQUES.

Ça n'est pas vrai!

ROUGET.

Ah! tu me donnes un démenti, toi!.. fils de forçat!..

TOUS.

Oh! (Jacques demeure atterré.)

VAUPIN, à Jacques.

Eh ben! tu ne te rebiffes pas?..

JACQUES, avec émotion.

Je peux pas, Taupin... c'est la vérité... mais c'est cruel tout de même de la part de Rouget!.. Il sait bien qu'avec ce mot-là on me ferme la bouche tout de suite... Ah! dans la rue, il me semble que les passants le lisent sur mon front... Ah! je suis pourtant pas méchant, moi!.. (Il pleure.)

VAUPIN.

Défends-toi donc, au lieu de pleurer...

TOUS.

Oui!.. oui!..

ROUGET.

Se défendre... lui!.. Est-ce qu'il a du cœur?.. il est trop lâche pour ça!..

JACQUES.

Lâche!.. moi?.. Ah! voilà trop longtemps que tu m'insultes!.. Tiens, le carrier, prends Jean-Bonhomme.

LE CARRIER, prenant le singe.

Voilà! je vais le coucher... (Il monte l'escalier de bois et entre chez Jacques.)

JACQUES.

Ah! j'ai pas de cœur, que tu dis... Celui qu'a pas de cœur, vois-tu ben, Rouget, c'est celui qui attaque toujours les petits, parce qu'il est plus fort qu'eux; mais celui qu'en a, du cœur, c'est le petit... oui, le petit qui ne se laisse pas insulter, qui se rebiffe, qui dit comme ça : « Je suis pas solide, c'est vrai; j' vas p't-être ben recevoir ma tripotée; mais ça m'est égal, j'y vas tout de même!.. » Celui qu'a du cœur... tiens!.. le v'là celui qu'a du cœur... (Il s'élance sur Rouget, le renverse, et le tient terrassé à terre.)

ROUGET, avec rage.

Tonnerre!

VAUPIN.

Ah! il a tombé le Rouget!

GUILLAUME, revenant.

Qu'y a-t-il donc?..

JACQUES, le contenant.

V'là assez longtemps que tu me fais des misères... je te tiens, et maintenant...

ROSE PRINTEMPS, qui a paru au fond.

Maintenant, Jacques, vous allez lui tendre la main et pardonner...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROSE PRINTEMPS.

LE CARRIER, qui reparaît sur l'escalier de bois.

Bien dit, la bouquetière!..

TOUS.

La petite conteuse!.. (Jacques offre la main à Rouget qui la refuse en grognant.)

ROUGET.

Oui... la petite conteuse... qui vous a tous ensorcelés!... Allons, Rose Printemps... raconte-leur tes histoires, ils t'écoutent... (Il s'assied sur le poêle. — Rose, très-calme, va à Rouget. — Silence général. — Musique douce sur ce qui suit.)

ROSE.

Celle-ci n'est pas pour eux, Rouget, elle est pour vous... Écoutez... écoutez bien... « De pauvres petites abeilles vivaient dans une ruche, bien aimantes, bien joyeuses, bien serrées les unes contre les autres. Au lever du soleil, elles s'élançaient dans la campagne en bourdonnant, et chacune travaillait; c'était à qui ferait le plus beau rayon de miel... Un frelon vit que les abeilles étaient heureuses, et fut jaloux de leur bonheur. — Il entra dans la ruche, en leur disant : « Je suis une abeille comme vous... voyez... j'ai des ailes et « un corsage d'or. » Mais il ne travaillait pas comme les autres; il les détestait, il cherchait à faire du mal aux petites mouches à miel, qui lui avaient déjà pardonné bien souvent. Un jour, il resta captif dans une toile d'araignée, et s'écria : « Venez, mes sœurs les abeilles, venez me délivrer. » Et elles accoururent pour rompre la toile... « Ne faites pas cela, leur « dit l'araignée, ce n'est pas votre frère, c'est votre ennemi : « vous êtes le bien; lui, il est le mal. » Et, alors, les abeilles ne pardonnèrent plus, et elles s'envolèrent toutes loin du frelon, qui mourut seul et désespéré; car le bon Dieu protège les petits êtres inoffensifs, et punit les méchants qui les attaquent. » Voilà mon histoire, Rouget, je souhaite que vous ne l'oubliez jamais.

TOUS.

Vive la petite conteuse!

LE PÈRE GUILLAUME.

C'est une leçon qu'elle te donna, Rouget.

ROUGET, entre les dents.

Oh! je ne l'oublierai pas. (On entend sonner dix heures.)

LE PÈRE GUILLAUME.

Dix heures! Maintenant la paix est faite, que ceux qu'ont pas à faire aillent se coucher.

VAOPIN.

C'est ça... Pendant quatre heures, je vas pincer du traversin, . après quoi, sur le coup de deux heures, j'irai prendre l'air sur les quais... C'est le moment où les baigneurs arrivent.

TOUS.

Bonsoir, père Guillaume!

LE PÈRE GUILLAUME.

Bonsoir, les enfants!... (Ils rentrent à gauche en se donnant la main. — Rose monte dans la chambre.)

SCENE V.

JACQUES, seul, puis LUCIEN.

JACQUES, s'occupant de sa toilette.

V'là l'heure d'aller porter ma lettre de recommandation... Allons, à ma toilette à c'te heure!

LUCIEN, paraissant.

C'est ici!

JACQUES.

Quelqu'un!

LUCIEN, à part.

Lui!... (Haut.) J'ai à vous parler.

JACQUES.

A moi, Monsieur?

LUCIEN.

Oui...

JACQUES, cherchant une chaise.

Alors, donnez-vous la peine de vous asseoir... (Lucien refuse.) (A part.) Tiens...c'est le monsieur qui m'a demandé mon nom à Armenonville... Qu'est-ce qu'il me veut donc?

LUCIEN, le regardant.

Les mêmes traits!... Oui... il semble que le hasard jette ainsi devant moi celui que... Allons, du calme!... lui seul me dira peut-être...

JACQUES, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc, le bourgeois?

LUCIEN, après un silence.

Jacques, on m'a dit que vous étiez un honnête homme.

JACQUES.

Mais je m'en vante!...

LUCIEN.

Pardonnez-moi alors de rappeler des souvenirs cruels pour vous... Autrefois j'ai... j'ai vu votre père...

JACQUES.

Ah! là-bas?...

LUCIEN.

Oui!... Il m'a avoué un crime... que vous connaissez peut-être aussi... Il y a quinze ans, un Américain, nommé Wilson, tombait frappé par lui, et sa fille, un enfant de quatre ans, je crois, se trouvait orpheline. Ce qu'en a fait votre père, ce qu'elle est devenue, je l'ignore... Peut-être le savez-vous?

JACQUES.

Non, Monsieur... Je ne sais rien, je vous le jure.

LUCIEN, à part.

Mon dernier espoir!

JACQUES.

Pauvre petite!.. Alors, Monsieur... vous connaissez donc ce Wilson?

LUCIEN, troublé.

Oui, je le connaissais, oui... (A part.) Allons, la lettre disait vrai... l'orpheline n'existe plus... Et si la morte se dressait devant toi, que lui dirais-tu Lucien?... Oh! mon Dieu!... (Il se dirige au fond pour sortir.)

JACQUES, à part.

Eh ben... il s'en va!... (Haut.) Attendez, Monsieur, je vas vous éclairer.

LUCIEN.

Non!... (Le regardant.) Ce regard!... Oh! c'est bien celui qui, depuis quatre années, pèse sur moi... toujours.

JACQUES, à part.

Comme il me regarde... il me reconnaîtra.

LUCIEN, à part.

Comme, aujourd'hui, le hasard peut nous remettre face à face... il pourrait deviner... Oh! si je pouvais... (Haut.) Jacques... es-tu heureux?

JACQUES.

Hum!... il n'y a pas d'excès.

LUCIEN, vivement.

Eh bien! veux-tu partir, quitter Paris, la France?.. Tiens... prends! (Il lui tend quelques billets de banque d'une main tremblante.)

JACQUES.

Des chiffons de la Banque!... Pourquoi donc que vous me proposez ça, à moi?

LUCIEN.

Mais, je te le répète, on m'a dit que tu étais un honnête homme... Je suis riche... je m'intéresse à toi.

JACQUES.

Bien obligé, Monsieur... Mais je ne quitte pas Paris... même pour de l'argent... j'ai pas de raison pour ça. (A part.) Abandonner mademoiselle Rose?... Jamais!

LUCIEN.

Ainsi, tu refuses?

JACQUES.

Je crois bien... D'ailleurs, je vais avoir une place... Je vas t-être menuisier... rien que ça... Je me conduis bien, moi... Pour ce qui est du père... il a été puni... car, à son tour, il est mort assassiné.

LUCIEN, vivement.

Assassiné?.. Non... tué loyalement... loyalement.

JACQUES.

Comment donc savez-vous ça, Monsieur?

LUCIEN.

Moi?.. (Un silence.) J'habitais Toulon lors de la dernière évasion de Pierre Renaud, votre père.

JACQUES, avec doute.

Ah! c'est différent.

LUCIEN, à part.

J'ai failli me trahir!..

JACQUES, à part.

Qu'est-ce que tout ça veut dire? (A Lucien, qui va pour sortir.) V'là tout ce que me vouliez, Monsieur?

LUCIEN.

Oui!..

JACQUES.

Ah!.. Alors, je vas chercher ma lettre... (Il monte et disparaît pendant l'aparté de Lucien.)

LUCIEN, seul.

O conscience!.. flamme éternelle que rien ne peut éteindre, voix inflexible que l'ivresse ne peut étouffer... tu me juges et tu me condamnes!.. J'ai courbé la tête... j'ai pâli devant cet homme! (Il sort.)

SCÈNE VI.

JACQUES, puis ROSE.

JACQUES, reparaissant.

Il est parti!.. C'est égal, c'est drôle tout de même... ce monsieur qui me parle de mon père... qui m'offre de l'argent pour quitter Paris... Je comprends pas!.. (Rose paraît et descend l'escalier.) Mam'selle Rose!.. motus sur les affaires de famille! (Il se remet à sa toilette.)

ROSE.

Vous allez sortir, Jacques?

JACQUES.

Oui, Mam'selle, pour cette place que je vous ai dit... il y a un fort menuisier qui pense pouvoir m'employer... Je ne sais pas... mais je suis content ce soir... je me sens tout guilleret... je crois que la chance va me revenir.

ROSE.

Moi, on dirait qu'elle m'abandonne. Une pluie est tombée, qui a chassé les promeneurs du boulevard... et voilà de gros bouquets que je n'ai pu vendre.

JACQUES.

Oh!.. c'est que ça n'est pas drôle de garder c'te marchandise-là!.. ça peut s'avarier.

ROSE.

Que voulez-vous?..

JACQUES.

Bah!.. En les arrosant un peu, ils seront superbes demain... vous verrez...

ROSE.

Essayons... (Elle va jeter quelques gouttes d'eau sur les bouquets.)

JACQUES.

La!.. me v'là rapproprié... Dites donc, mam'selle Rose, comment que vous me trouvez, hein?..

ROSE.

Oh! magnifique!..

JACQUES.

Non... vous savez... pas de flatteries... Je peux t-y me présenter comme ça chez des bourgeois établis?

ROSE.

Oui...

JACQUES.

Y a ma cravate qui ne va pas.... me faudrait un col en ferblanc... et puis un petit gilet... vous savez..: comme les beaux messieurs... un petit gilet qu'arrive au creux de l'estomac... et puis des dessous de pieds... oh! des dessous de pieds!..

ROSE, souriant.

Quelle coquetterie!..

JACQUES.

Bédame!.. pour plaire au bourgeois... Oh! je la voudrais tant, c'te place!.. C'est pas seulement pour moi, allez... c'est aussi pour vous, Mam'selle. Je vous aime tant!.. Oh! non... faut pas croire... Tenez... j' voudrais t-être votre mère... non... votre frère. — Vous et mon singe, voyez-vous... v'là les deux seules personnes que j'aime au monde... et si je l'avais, c'te place, j'aurais de l'argent; et si j'en avais, de l'argent, vous seriez pas forcée d'arroser comme ça vos pauvres fleurs... Vous en auriez des fraîches tous les matins... oh! je bûcherais t-y!.. En avant, le rabot! en avant, les copeaux! Au revoir, Mam'selle! Oh! vous serez heureuse, c'est moi qui vous le dis... En route, mon petit Jacques... et bonne chance!.. A tout à l'heure, Mam'selle, à tout à l'heure!.. (Il sort vivement.)

SCÈNE VII.

ROSE PRINTEMPS, seule; MATHIAS, endormi; puis FAUVETTE, ensuite PICHET.

ROSE.

Bon Jacques... son amitié ne me fait pas oublier... Quel est donc ce jeune homme?.. Aujourd'hui encore, comme il y a

un mois, il m'a parlé... aujourd'hui encore il a accepté une de mes fleurs... Qui m'expliquera pourquoi il m'intéresse à ce point?..

FAUVETTE, *en dehors.*

Pichet, restez là!

ROSE.

Fauvette!..

FAUVETTE, *entrant, et en grande toilette.*

Bonjour, ma petite!.. Ça va bien, chère?..

ROSE.

Toi... dans ce costume?..

FAUVETTE.

Oui... J'ai du chic, n'est-ce pas?.. Et Pichet donc, si tu le voyais... (*Appelant.*) Holà, Pichet, holà!

PICHET, *paraissant.*

Voilà, Mam'selle... (*Il est habillé en groom.*)

FAUVETTE.

Est-il joli comme ça... hein?..

PICHET.

Je fais ce que je peux... Je suis joli dans mes petits moyens... v'là tout.

ROSE.

Mais explique-moi...

FAUVETTE.

Oh! ça serait trop long... c'est un vrai roman, qui t'amusera. Je te raconterai ça... plus tard... Tout ce que je puis te dire, c'est que je suis pure comme une petite colombe. D'ailleurs, Pichet veille sur moi... Pas vrai, Pichet?

PICHET.

Un peu, que je veille sur vous... Groom et garde du corps, v'là ma devise!

FAUVETTE, *lorgnant.*

Dieu! que c'est vilain ici!.. Ça n'a pas de cachet du tout... n'est-ce pas, Pichet?..

PICHET, *faisant du genre.*

Oh! c'est-y canaille! on est pêle-mêle... Schoking!.. schoking!... (*Il prononce schokingue.*)

FAUVETTE.

Et je suis venue t'embrasser, d'abord... et puis payer notre loyer... que j'avais oublié... je suis si occupée maintenant. Tiens... j'ai pas de monnaie... (*Elle tire un élégant porte-monnaie.*) Pichet, appelez Ernest...

PICHET, *allant au fond et criant.*

Dites donc, vous, là-bas, arrivez donc... nous n'avons pas de monnaie...

ROSE, *surprise.*

Ernest!

FAUVETTE.

Oui... il nous attend en bas... dans la voiture! (*On entend dégringoler dans l'escalier.*) Ah! mon Dieu!.. c'est lui... il s'est cassé quelque chose... (*Criant.*) Ernest!... Ernest!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ERNEST MARTEAU.

ERNEST, *couvert de blanc.*

Sacrebleu!... Mais c'est la Cour des Miracles, ici... Où diable m'avez-vous conduit, ma chère?...

FAUVETTE.

Ça ne vous regarde pas, mon bon... Passez-moi quatorze sous.

ERNEST.

Quatorze sous!.. (*Cherchant dans sa bourse.*) Tenez, voilà un louis... donnez-moi de la monnaie...

FAUVETTE.

La monnaie?..

PICHET, *à Ernest.*

Dites donc, est-ce que vous vous croyez ici chez le changeur?

ERNEST.

Oh! non... Ah! vous m'amenez dans de jolis endroits.

FAUVETTE.

Taisez-vous, vous m'ennuyez!

ERNEST.

Mais..

PICHET.

Puisqu'elle vous dit que vous l'ennuyez... taisez-vous donc!

ERNEST.

Ah! c'est trop fort! (*Dans un mouvement, il heurte les pieds du père Mathias qui se réveille en sursaut.*)

MATHIAS.

De quoi?...

ERNEST.

Qu'est-ce que c'est que ça?

FAUVETTE ET PICHET, *riant.*

Mathias!

MATHIAS.

Pourquoi que tu me réveilles, toi... il n'est pas onze heures?

ERNEST, *consultant sa montre.*

Non... dix heures vingt-cinq...

MATHIAS.

Alors, qu'est-ce que tu me veux?... Es-tu Polonais?

ERNEST.

Non... je suis de Mâcon...

MATHIAS.

Eh bien!... laisse dormir *la Pologne*... (*Il se rendort.*)

ERNEST.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes regrets... (*Mathias se remet à ronfler.*)

PICHET, *montrant Mathias.*

Tenez, le v'là qui vous pardonne!

ERNEST, *à Fauvette.*

Ah çà! ma chère, est-ce que nous allons rester longtemps ici?

FAUVETTE.

On s'en va... Au revoir, ma petite Rose!.. souviens-toi toujours que je suis ton amie, que je te suis dévouée... que si j'ai des robes nouvelles, j'ai gardé le même cœur... et qu'il est à toi pour la vie. (*Elle lui serre la main.*) Suivez-moi, Pichet.

PICHET.

On y va... on y va!

ERNEST, *saluant Rose.*

Mademoiselle... (*A Mathias, qui ronfle.*) Ne vous dérangez pas, Monsieur, je vous en supplie... je connais l'escalier... (*A part.*) Ah! sapristi!... quel drôle de monde!... (*Ils disparaissent tous les trois.*)

PICHET, *à Ernest.*

Passez donc!...

ERNEST.

Tu m'ennuies, toi!

PICHET.

Oh! les gandins! les gandins!...

SCÈNE IX.

ROSE PRINTEMPS, ROUGET.

ROUGET.

Cette Fauvette... toujours joyeuse... Oh! elle nous regrettera... et elle reviendra au nid...

ROUGET, *paraissant, à part.*

A nous deux!... (*La main mordue par le singe est enveloppée d'un linge.*)

ROSE.

Allons... tâchons de dormir... (*Elle va à l'escalier.*)

ROUGET.

Bonsoir, Rose!

ROSE, *à part.*

Rouget!...

ROUGET.

Est-ce que vous m'en voulez toujours?...

ROSE.

Moi?...

ROUGET.

Oui... à cause que j'ai eu des mots avec Jacques!...

ROSE.

Je vous ai pardonné, Rouget...

ROUGET.

Vrai? Eh ben... vous av z bien fait... Je suis pas si méchant que j'en ai l'air... D'abo d, est-ce que c'est pas moi qui vous ai recueillie quand vo s étiez abandonnée, et qui vous ai amenée ici?..

ROSE.

Sans doute...

ROUGET.

C'est vrai que quand j'ai vu que vous aviez plus d'amitié pour Jacques que pour moi, j'ai été un peu jaloux... Mais, ça ne fait rien... je suis votre ami... et l'ami de Jacques... Ce pauvre garçon... il est si malheureux!...

ROSE.

Oui...

ROUGET.

Oh! vous ne savez pas tout... car il y a quéque chose qu'il n'a pas osé vous dire...

ROSE.

Lui... il a des secrets?

ROUGET.

Je crois bien... Enfin, vous allies vous coucher, je crois... Bonsoir, Rose! (Fausse sortie.)

ROSE

Il avait l'air si heureux tout à l'heure en partant?

ROUGET.

Oui... pour ne pas vous inquiéter... il est si cachottier, ce garçon-là...

ROSE.

Rouget, je vous en supplie... parlez...

ROUGET.

Eh ben... il a été au cabaret, quoi!

ROSE.

Jacques?... Il n'y va jamais...

ROUGET.

On l'a entraîné... on l'a fait jouer... et... il a perdu une grosse somme... quarante francs!

ROSE, avec effroi.

Quarante francs!...

ROUGET.

Moitié en argent blanc, moitié en consommation... si bien que, maintenant, faut qu'il paye... et le pauvre garçon... dame!.. il n'a pas le premier sou de la chose...

ROSE.

Oh! mon Dieu! Et moi... qui n'ai rien... rien!.. (Elle pleure.)

ROUGET.

Chez moi les fonds sont bas... sans quoi...

ROSE.

Que faire?

ROUGET.

Il y aurait peut-être un moyen...

ROSE.

Un moyen?... Dites-le-moi, Rouget, je vous en prie.

ROUGET.

Justement, je vois que vous n'avez pas vendu tous vos bouquets... Eh ben... pour prêter à Jacques les quarante francs, faudrait les gagner, pas vrai?

ROSE.

Sans doute.

ROUGET.

Eh ben... il y a un bal dans un endroit que je sais... Celui qui le donne serait peut-être pas fâché d'avoir quelques fleurs à offrir aux dames... et il les payerait bien... Mais voilà... il est onze heures... traverser nos quartiers si tard...

ROSE.

Qu'importe...

ROUGET.

Croyez-moi... vaut mieux dormir, allez...

ROSE, avec fermeté.

Ce bal... où a-t-il lieu?.. qui donc le donne?

ROUGET.

M. Lucien Gérard.

ROSE.

Lucien Gérard!.. Je ne le connais pas...

ROUGET.

Quéque ça fait... vous serez tout de même bien reçue, allez... Rue de Provence... vous vous rappellerez ben ça?..

MATHIAS, se réveillant à demi.

Rue de Provence... c'est faubourg Montmartre...

ROUGET.

Dors donc, toi...

MATHIAS.

C'est ce que je fais... Rue de Provence?... La deuxième à gauche, mon bourgeois... (Sa tête retombe, il se rendort.)

ROUGET.

Du reste, tenez, v'là l'adresse... Il m'avait dit de lui envoyer une bouquetière.

ROSE.

Il vous l'a dit?..

ROUGET.

Oui...

ROSE.

Donnez-moi cette adresse... Ah! vous avez bien fait de me dire cela... (Elle va prendre ses bouquets.) Jacques... avoir un chagrin, quand, moi, je puis le lui épargner?.. Non... non... Je suis bien fatiguée... mais c'est tout de même... je vais à ce bal... c'est pour lui... c'est pour Jacques... c'est pour mon frère! (Elle sort.)

SCÈNE X.

ROUGET, MATHIAS, endormi.

ROUGET, avec joie.

Allons donc!.. j'ai prévenu Lucien... il t'attend. Je savais bien, moi, petite orgueilleuse, que je me vengerais de toi... (Avec douleur.) Aïe!.. Maudit singe... m'a-t-il mordu, ce gueux-là!.. (On entend sonner onze heures. Mathias fait un mouvement comme pour se réveiller. — Rouget se dirige vers l'escalier de bois.) Il est là, le maudit jocko!.. (Il monte l'escalier et entr'ouvre la porte de Jacques.) Oui... il dort... Aïe!.. C'est que ça me pique... Ah! satanée bête, va... (Il entre dans la chambre de Jacques.)

MATHIAS.

Onze heures... hé! hé!.. v'là le moment de travailler... (Il se lève.) Allumons... allumons Dorothée... (Il fait flamber une allumette et allume sa lanterne, puis met la hotte sur son dos. — Rouget reparaît, descend doucement l'escalier de bois, traverse le théâtre sans être vu de Mathias, et rentre à gauche.)

MATHIAS, qui a fini ses apprêts.

La! v'là c' que c'est... Oùs qu'est donc ma casquette?.. Ah! elle est sur ma tête... Et mon crochet?.. Ah! le v'là!..

SCÈNE XI

JACQUES, MATHIAS.

JACQUES.

Pas de chance... la place était donnée... Allons... ça sera pour une autre fois... faut jamais désespérer...

MATHIAS.

C'est toi, Jacques?..

JACQUES.

Oui, père Mathias... V'là votre journée qui commence, à vous?

MATHIAS.

Oui...

JACQUES, prenant une chandelle.

Peut-on allumer son gaz au vôtre?

MATHIAS, tendant sa lanterne.

Pardine!.. (Jacques s'allume.)

JACQUES.

La!.. v'là qu'est fait... Bonsoir, mon père Mathias!..

MATHIAS.

Bonsoir, petit! (Jacques remonte et rentre chez lui.)

MATHIAS, seul.

Il s'agit de tuer le ver avec modération. (Il tire de sa poche une bouteille plate et boit à même, puis la remet dans sa poche.) Et maintenant, à la chance du chiffon... (Il va pour sortir... On entend Jacques pousser un cri et reparaître en haut de l'escalier de bois.)

MATHIAS, s'arrêtant.

Qu'est-ce qu'il y a donc?..

JACQUES, d'une voix entrecoupée.

Au secours!.. à moi!.. les amis... à moi!..

MATHIAS, criant.

Hé!.. les autres! par ici!.. (Tous les oiseaux de la rue envahissent le théâtre.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TAUPIN, LE PÈRE GUILLAUME, LE CARRIER, ROUGET, TOUS LES POLONAIS.

TOUS.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

JACQUES, montrant sa chambre.

Là... là... (Taupin y monte rapidement.)

LE PÈRE GUILLAUME.

Comme t'es pâle!..

JACQUES.

Ah! il y a des gens bien méchants... et qui ne savent quoi inventer pour vous torturer... Je suis pourtant un bon garçon... moi... je rends tous les services que je peux, ici... ce que j'ai est à tout le monde...

TAUPIN, reparaissant.

Ah! c'est ignoble!..

TOUS.

Quoi donc?

TAUPIN.

On lui a tué son singe.

TOUS, avec un cri d'horreur.

Ah!

JACQUES.

Il était si gentil!.. (Souriant à travers ses larmes.) Ce mâtin encore... dans les Champs-Élysées... y avait une petite fille qui mangeait un gâteau... alors... il en a voulu... du gâteau... La petite fille a eu peur d'abord... puis, il a fait une grimace qu'était si drôle... que la petite fille s'est mise à rire... et qu'ils ont partagé le gâteau... La maman riait aussi de voir ça... Oh! il m'a attendu pour mourir; son dernier regard s'est attaché sur moi, comme pour me dire : « Adieu... je e quitte... c'est pas ma faute... Le beau courage de m'avoir tué... moi... un pauvre petit singe! » Alors... il a fermé les

yeux... ses pauvres petites pattes s'en sont roidies... sa tête est retombée... c'était fini... il était mort... Oh! mon Dieu! mon Dieu!.. mon Dieu!.. (Il sanglote.)

LE PÈRE GUILLAUME.

Oh! c'est une infamie!

TOUS.

Oui, oui, c'est une infamie.

TAUPIN.

Faut retrouver celui qu'a fait le coup...

TOUS.

Oui... oui...

JACQUES, essuyant ses larmes.

Oui... faut qu'il se retrouve... Voyons... qui c'est-y?.. c'est pas toi, le carrier... t'es un brave homme, toi... tu m'as donné la main... j'oublie pas ça... C'est pas toi, non plus, Taupin... tu m'as quelquefois prêté des sous pour mon concher... Ah! c'est toi, Rouget...

TOUS.

Oui... c'est Rouget.

JACQUES, avec rage.

Ah! ça porte malheur d'être bon et honnête?.. Eh bien... je serai méchant aussi, moi... je vengerai mon singe... Je n'avais que lui pour gagner mon pain, puisqu'on ne veut de moi nulle part, tu m'as pris ma vie... à moi la tionne... (Il prend le crochet de chiffonnier à Mathias, et va pour s'élancer sur Rouget.)

LE PÈRE GUILLAUME, l'arrêtant d'une voix de femme.

Prends garde, Jacques... il y a du fer au bout de ce crochet... pense à ton père...

JACQUES.

Ah!.. (Il laisse tomber le crochet, et tombe lui-même à genoux.) Mon Dieu! mon Dieu! pardon! pardon!..

ROUGET.

Ah! c'est ça... tu voulais me tuer... Mais je suis vengé de toi, Jacques... et de la Rose Printemps aussi.

JACQUES ET LES AUTRES.

Rose!

ROUGET.

Cherche-la bien... Elle n'est plus ici!..

JACQUES.

Tu mens!.. tu mens!.. (Appelant.) Rose! Rose! (Le petit ramoneur est monté jusqu'à la porte, qu'il ouvre.)

LE RAMONEUR.

Elle est partie!..

TOUS.

Partie!..

ROUGET.

Elle est dans un bal!

JACQUES.

Dans un bal?..

ROUGET.

Dans une orgie... dans les bras d'un jeune homme qui est amoureux d'elle... et qui ne la laissera pas sortir.

JACQUES, avec force.

Ah! canaille! tu mens... Rose est une honnête fille que tout le monde aime et respecte ici...

TOUS.

Oui!... oui!...

JACQUES.

Et tu l'insultes comme un misérable... comme un infâme! Oh! t'es lâche... t'es lâche...

L'ESCAMOTEUR, regardant au fond.

Monsieur Guillaume... la garde! (Mouvement général.)

ROUGET, à part.

La garde!... pincé!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN AGENT, SOLDATS.

L'AGENT.

Monsieur Guilleume, quel est celui qui se nomme Joseph Rouget?

GUILLAUME, désignant Rouget.

Le voilà!...

ROUGET.

Eh ben! oui... c'est moi...

L'AGENT.

Joseph Rouget... vous êtes prévenu de vol... Au nom de la loi, je vous arrête...

TAUPIN.

C'est bien fait, mon magistrat, il a tué le singe d'un camarade.

L'AGENT.

Monsieur Guillaume, j'ai ordre de faire une perquisition dans ses effets.

GUILLAUME.

Je vais vous conduire. (Il sort avec l'agent.)

ROUGET.

Tu triomphes, Jacques!... Mais demain Rose te méprisera.

JACQUES.

Me mépriser... moi?

ROUGET.

Car je ne t'ai pas tout dit... Fils de Pierre Renaud, c'est ton père, entends-tu, c'est ton père qui a tué le sien!

TOUS.

Oh!...

JACQUES.

Mon père?...

ROUGET, jetant un papier à terre.

Tiens... voilà des preuves.... son acte de naissance... Rose est la fille de Robert Wilson!

JACQUES, ramassant le papier.

Wilson!... Je connais ce nom-là... Oui... le beau monsieur de tout à l'heure... c'est lui qui me l'a nommé... Rose est la fille de Wilson... Mon Dieu!... Et je reste là... quand elle m'appelle peut-être pour la protéger... la défendre! Où la chercher? Oh! la rue seulement, Rouget, la rue? (Rouget hausse les épaules en ricanant.)

MATHIAS.

La rue?.. Attends donc, petit.

JACQUES.

Tu la sais?...

MATHIAS.

Pendant que je faisais mon somme .. là... tout à l'heure...

JACQUES.

Cherche...

MATHIAS, cherchant.

C'est rue... rue... Ah! je n' me rappelle pas.

JACQUES.

Voyons, cherche bien... cherchons bien tous les deux!... Soyons calmes, mon vieux du crochet, soyons calmes!

MATHIAS.

Ah! oui... rue de Provence!..

JACQUES, avec joie.

Rue de Provence... un bal!... Ah! merci, père Mathias, merci!... (Il lui saute au cou.) Je la trouverai! Oui, moi, le fils de l'assassin, c'est moi qui protégerai, c'est moi qui sauverai l'orpheline... Mon Dieu! aidez-moi à réparer le crime de mon père!... Mon Dieu! ne m'abandonnez pas!... Conduisez-moi où est Rose!... Soyez avec moi, mon Dieu! Je suis un honnête homme, moi, je suis un honnête homme!... (Il s'élance dehors.)

TOUS.

Bonne chance, Jacques!... bonne chance!

L'AGENT, rentrant.

Rouget, suivez-moi!.. (Il fait un signe : les soldats, qui sont restés en dehors, font un pas en avant. Rouget se place au milieu d'eux.)

ROUGET.

Eh ben, c'est bon... on y va!

TAUPIN.

Les voyageurs pour la correctionnelle!...

TOUS.

Bravo! bravo! (Le rideau baisse sur un mouvement général de joie des habitants de *la Petite-Pologne.*)

ACTE QUATRIÈME

Rose Printemps, la bouquetière.

Un petit boudoir élégant ouvrant sur un grand salon, que laissent voir les portières relevées. — Dans le boudoir, on taille un baccarat; dans le salon, un piano. — Musique de bal au fond. — Les domestiques circulent avec les glaces et les sirops.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, PAUL, JOUEURS, puis CORALIE, ensuite ERNEST MARTEAU.

RAOUL, riant.

Encore perdu... pas une main!

PAUL, à un domestique.

Donnez-moi une glace. (A Raoul.) Ah! nous sommes mieux ici qu'aux Indes, n'est-ce pas, Raoul?

RAOUL.

Oui. A propos, sais-tu quand revient Maurice?

PAUL.

Dans quelques mois ; il doit rentrer en France avec l'amiral. C'est ce que l'on m'a appris, hier, au ministère de la marine.

RAOUL.

Ce pauvre Maurice, qui soupire tant après son Paris!

CORALIE, entrant.

Eh bien ! vous êtes gentils de ne pas danser!... Les cavaliers taillent des baccarats et les dames dansent entre elles... c'est galant!

PAUL.

Vingt louis!

CORALIE.

Je les tiens...

PAUL.

Je ne fais rien contre les femmes.

CORALIE.

Pourquoi cela?... Est-ce que mon argent ne vaut pas le vôtre, mon cher?...

PAUL.

Si fait... c'est le même.

CORALIE.

Oh! des méchancetés!...

PAUL.

Voyons, vingt louis! Qui les fait?

ERNEST, entrant.

Moi... (Il jette un billet de banque sur la table.) Bonjour Coralie!..

CORALIE, riant.

Et Fauvette?

ERNEST.

Toujours d'une vertu féroce. Depuis que je suis son cavalier, elle ne m'a pas donné le bout de son gant... Ah! si... une fois... sur la figure.

RAOUL, riant.

Bah!

ERNEST.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

CORALIE.

Et vous la conduisez toujours partout?

ERNEST.

C'est-à-dire.. c'est elle qui me conduit... Ce soir encore, elle m'a mené voir des amis à elle... Dites donc, savez-vous ce que c'est que *la Petite Pologne*, vous autres?

TOUS, riant.

La Petite Pologne?.. non...

ERNEST.

C'est un hôtel garni à cinq centimes... (On rit.) J'ai fait la connaissance d'un chiffonnier qui m'a paru fort aimable... Dire que Fauvette logeait là-dedans!

CORALIE.

Où la vertu va-t-elle se nicher!..

ERNEST.

Où elle peut, Coralie... Que voulez-vous?.. le vice prend toute la place...

CORALIE, piquée.

Est-ce que c'est pour moi que vous dites ça, mon cher?

ERNEST.

Pour vous?.. Allons donc!.. (Gravement.) C'est pour Marguerite de Bourgogne, une femme très-légère, décédée en 1124. Où est donc Lucien?

RAOUL.

Il était gris à onze heures...

ERNEST.

Et il est minuit... Ah! il suit bien mes conseils.

BERNARD, s'approchant.

Si vous aviez été là, monsieur Marteau, vous l'auriez empêché, vous.

ERNEST.

Bernard! Ah çà! tu l'aimes donc bien, ton maître?..

BERNARD.

Dame! je l'ai vu naître... J'étais si heureux, si fier de ses succès... et maintenant... Tenez... tout à l'heure, j'ai voulu lui remettre les comptes de son notaire... il n'a pas seulement compris ce que je voulais lui dire... Ah! ces nuits d'insomnie, cette vie fiévreuse... voyez-vous, monsieur Marteau, tout cela me le tuera. (Il essuie une larme et sort.)

ERNEST.

Ce brave Bernard... En voilà un qui doit ignorer l'anse du panier.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FAUVETTE, dans une toilette de bal flamboyante ; puis PICHET.

FAUVETTE, à Ernest.

Eh bien! c'est comme ça que vous me laissez dans l'antichambre, mon petit?..

ERNEST.

Pardon! vous étiez au buffet; vous mangiez des tartines de pâtes de foie gras.

FAUVETTE.

Oui, c'est assez bon... j'avais une petite fringale... Allons, venez me faire danser.

ERNEST.

C'est que je suis très-fatigué... M'avez-vous assez fait courir!

FAUVETTE.

Ah! ça ne me regarde pas... tant pis... je veux danser, mon petit...

PICHET, entrant avec un plateau.

Du punch... pour tes dames!..

FAUVETTE.

Du punch?.. Quel bonheur! (Elle en boit un verre.)

PICHET.

Prenez garde, Mam'selle... le punch, c'est pas une boisson pour les jeunes filles.

FAUVETTE, posant son verre vide et en prenant un autre.

Ça m'est bien égal!..

PICHET.

Mam'selle, les alcools ont beau être *cuites*, elles sont le tombeau de l'innocence.

FAUVETTE.

Mais puisque c'est pour essayer... Ah! il est trop fort!

PICHET.

Voyons ça. (Il prend un verre et l'avale ; on rit.)

ERNEST.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il fait? qu'est-ce qu'il fait?

PICHET.

Je fais comme les autres domestiques... ils ne se gênent pas, allez, là-bas... on tape sur les sandwichs!..

ERNEST.

Bah!

PICHET.

C'est vrai tout de même qu'il est trop fort, le punch!.. (A Fauvette.) N'oubliez pas vot' sagesse, Mam'selle, n'oubliez pas vot' sagesse!

FAUVETTE.

Pardine! (Elle pose son second verre sur le plateau.)

TOUS.

Elle est charmante!

ERNEST.

Oui, charmante! (Il veut lui prendre la taille.)

FAUVETTE.

Hé! là-bas! regardez, mais ne touchez pas.

ERNEST.

Oh!

PICHET, à Ernest.

Puisqu'on vous dit de ne pas toucher... Vous êtes donc sourd?

ERNEST.

Ah! tu m'ennuies, toi; va-t'en!

PICHET, à part.

Il m'humilie!.. Oh! les gandins! les gandins! (Il offre du punch aux dames.)

FAUVETTE.

Décidément, il faut que je danse!

CORALIE.

Est-ce que ces messieurs daignent danser, ma chère!

FAUVETTE.

Oui... ils aiment bien mieux taquiner le valet de pique.

CORALIE, riant.

Elle s'exprime très-bien. Comme elle s'est formée en un mois!

ERNEST, bondissant.

Un mois!.. Comment! il y a déjà un mois?..

CORALIE.

Sans doute... aujourd'hui même...

FAUVETTE.

Qu'est-ce que ça vous fait?

ERNEST.

Ce que ça me fait?.. (Avec une gravité comique.) Fauvette, il y a un mois, un jeune homme... un jeune homme charmant.. parbleu ! c'était moi...

PICHET.

Si ça no fait pas mal! Oh! les cocodès!..

ERNEST.

Silence!.. Un jeune homme charmant offrait une chaumière et son cœur à une jeune dame. La jeune dame acceptait la chaumière, meublée par Mombro, et, pour le reste, demandait un mois de réflexion : le mois expire aujourd'hui.

FAUVETTE.

Ah! mon Dieu!.. déjà?

ERNEST.

J'en suis désolé pour lui, mais il expire...

PICHET.

Nous n'avons pas encore assez essayé... donnez-nous un autre mois. (On rit.)

ERNEST.

Non, non!

FAUVETTE.

C'est juste! Nous avons fait un pacte... c'est une échéance... je serai loyale... (Prenant un air solennel.) Monsieur Ernest Marteau, voici mon *ultimatum*.

TOUS, avec curiosité.

Ah!..

FAUVETTE.

J'ai voulu voir, j'ai vu... J'ai passé les nuits, j'ai bu du champagne, je me suis promenée dans des voitures d'osier... Eh bien, passer les nuits, ça rougit les yeux... le champagne, c'est un faux vin, il n'y a pas de raisin dedans, et les voitures d'osier, c'est vilain... Décidément, ça ne me va pas; je retourne à mes fleurs.. Adieu, mon petit, bien des choses chez vous!... (Tendant son bouquet aux jeunes gens.) Mon dernier bouquet pour deux francs; fleurissez-vous, Messieurs, Mesdames, fleurissez-vous!

ERNEST.

Ah bah!

PICHET, avec élan et à part.

Elle reste pure!

ERNEST.

Ah çà! mais c'est une indignité!.. mais je proteste.

FAUVETTE.

C'est comme ça.

ERNEST.

Mais je vous aime!

FAUVETTE.

Tant pis pour vous!

ERNEST.

Mais je suis habitué à vous!

FAUVETTE, avec aplomb.

Alors, épousez-moi.

ERNEST.

Vous épouser!.. Je demande trois mois de réflexion. (On rit.)

PICHET, à Ernest.

C'est bien simple, pourtant : si vous nous aimez, épousez-nous.

TOUS.

Bravo, Pichet!

ERNEST.

Ah! elle est trop forte!

FAUVETTE, à Coralie.

C'est égal, il y viendra. (Haut.) Allons, c'est ma dernière nuit de fête et de bal; je vais danser, et demain je reprends mon petit commerce de fleurs... Adieu, Ernest!.. Oh! quelle bonne figure vous faites! Sans rancune... (Elle rit aux éclats.) Ah! ah! ah! Fleurissez-vous, Messieurs, Mesdames, fleurissez-vous!.. (Elle sort.)

PICHET, à part.

Elle reste pure!.. Oh! tais-toi, mon cœur, tais-toi! (Il suit Fauvette.)

ERNEST, à part.

Je suis très-vexé! (Haut.) Eh bien! franchement, je la regrette, cette petite.

RAOUL.

Prends garde!

ERNEST.

Allons donc!.. une bouquetière!

TOUS, voyant entrer Lucien.

Ah! voilà Lucien.

SCÈNE III.

ERNEST, JOUEURS, LUCIEN.

LUCIEN, lisant une lettre.

« Monsieur Lucien Gérard, vous donnez aujourd'hui une grande soirée... A minuit, Rose Printemps sera chez vous... *Signé* : L'HOMME DU PAVILLON D'ARMENONVILLE. » Oh! cette lettre a menti... elle ne viendra pas. (Il déchire la lettre.)

ERNEST, le lorgnant.

Tiens! vous aimez donc les fleurs, à présent?

LUCIEN.

Oui, j'aime les fleurs!..

ERNEST.

Plus que ma morale, à ce qu'il paraît... Ah! pourquoi la Champagne est-elle en France?..

LUCIEN.

Ah çà! est-ce que je suis ivre, mon cher?

ERNEST.

Décidément, pourquoi buvez-vous?

LUCIEN.

Décidément, pourquoi ne buvez-vous pas?

PAUL, riant.

Vous n'aviez pas ces théories, mon cher Lucien, le jour où nous avons fait votre connaissance... Vous rappelez-vous... l'auberge de Toulon?..

LUCIEN, avec un mouvement.

L'auberge!.. (Riant.) Ah! ah! oui... oui... je me la rappelle!

ERNEST.

Votre père aurait dû imiter les Grecs de l'antiquité.

LUCIEN.

Que faisait donc la Grèce antique?

ERNEST.

Le Spartiate père de famille, afin de dégoûter de l'ivresse M. son fils, grisait en sa présence un esclave, un ilote, et lui disait : « Regarde!.. »

LUCIEN.

Et vous êtes sûr que l'enfant était guéri?.. (Musique de valse. — Lucien continue.) « Pourquoi te grises-tu, esclave? disait l'enfant. — Maître, je me grise, parce que je suis captif, et que quand j'ai bu je rêve la liberté. — Pourquoi te grises-tu, esclave? — Maître, je me grise, parce que ma maîtresse m'a trompé, et que quand j'ai bu je la vois fidèle. — Esclave, pourquoi te grises-tu? — Maître, je me grise, parce que j'ai commis un crime, jadis, et que quand j'ai bu j'oublie!.. Le remords reste au fond de la coupe, où s'envole dans une chanson!... — Par Bacchus! tu as raison, répondit l'enfant; moi aussi, je veux me griser : verse à boire, esclave, verse à boire!.. »

TOUS.

Bravo! bravo!

ERNEST.

Quel lyrisme!.. Savez-vous que vous êtes né poëte?

LUCIEN.

C'est possible, mon cher; car je suis né malheureux!.. (A part.) Non, elle ne viendra pas.

BERNARD, entrant.

Monsieur, quelqu'un vous demande... une jeune fille, une bouquetière.

LUCIEN, à lui-même.

Elle!.. (Éclatant de rire.) Ah! ah! ah!

ERNEST.

Pourquoi riez-vous?

LUCIEN.

Parce que je pense à la vertu des femmes; oui, le cœur a des réveils de jeunesse et de poésie : on croit à deux grands yeux noirs dont le regard est chaste; on dit : « Oh! celle-là!.. c'est l'ange!.. c'est le rêve! » (Nouveau rire.) Ah! ah! ah! (Il prend la rose qui est à sa boutonnière, la jette en l'air en s'écriant :) Ah! que c'est amusant... la vie!.. Fais entrer, Bernard.

ERNEST.

Une visite?

LUCIEN.

Oui, Messieurs, la Mignon de Goëthe, que je vais recevoir; et vous savez, Messieurs, que la Mignon aime la solitude...

TOUS.

Parbleu!..

ERNEST.

Compris!.. Allons voir danser Fauvette... Bonne chance! Lucien.

TOUS, en sortant.

Bonne chance! (Au moment où ils disparaissent, par le fond, les draperies retombent, et cachent entièrement le second salon; Rose Printemps paraît, à gauche, conduite par Bernard.)

SCÈNE IV.

LUCIEN, ROSE PRINTEMPS.

BERNARD.

Entrez, Mademoiselle. (Il sort.)

LUCIEN.

Bonsoir, Rose Printemps...

ROSE, *le reconnaissant.*

Monsieur Lucien Gèrard, e'était vous?..

LUCIEN, *riant.*

Tu l'ignorais ?

ROSE.

Oui, vraimeut!

LUCIEN.

Sais-tu quo tu es ebarmante?.. Quitte done tes bouquets!.. Sais-tu que toutes les Coralies n'ont qu'à bien se tenir, et que dans six mois tu seras la reine de Paris?..

ROSE, *étonnée.*

Monsieur Lucien!..

LUCIEN.

Tu as raison, mon enfant, e'est affreux les robes d'indienne; vivent la soie et le velours!.. Viens donc t'asseoir près de moi...

ROSE, *troublée, et ne comprenant pas.*

C'est qu'il est tard... il faut que je rentre.

LUCIEN.

Rentrer!.. y penses-tu?.. Tu es ici ches toi... Parle, commande, ordonne.

ROSE.

Qu'a-t-il done?

LUCIEN.

Rose Printemps! Un nom charmant, et qui fera fureur... De quelle couleur rêves-tu ton boudoir, ma chère?

ROSE.

Ce regard!.. (*Poussant un cri.*) Ah! il est ivre!

LUCIEN.

Rose Printemps, je t'aime!

ROSE.

Monsieur Lucien... je vous l'ai dit, on m'attend.

LUCIEN.

Qui ça?.. ton amoureux?.. (*Riant.*) J'ai un rival!

ROSE.

Écoutez, monsieur Lucien, il y a dans tout ceci une ehose horrible que je n'ose deviner : un misérable m'a trompée et vous a trompé aussi, sans doute. Je suis une pauvre bouquetière...

LUCIEN.

Eh bien! je veux que tu sois riche, voilà tout.

ROSE.

Je suis venue ici pour vendre ces fleurs...

LUCIEN.

Allons donc! Pourquoi mentir, ma chère? Tu es venue, parce que tu as assez de la mansarde qui cachait ta jeunesse, de la misère qui tuait ta beauté; parce que tu sais enfin, comme les autres, que beauté, jeunesse, sourires, tout cela se paye!.. Ne cache plus tes épaules en frissonnant... car ce n'est plus le givre qui frappe tes vitres, Danaé... c'est la pluie d'or!..

ROSE.

Monsieur Lucien, écoutez-moi!

LUCIEN.

Tu es venue, parce que tu sais que je t'aime... (*La prenant dans ses bras.*) Parce que tu sais que je t'adore.

ROSE, *se débattant.*

Laissez-moi... par grâce, laissez-moi!... Oh! mon Dieu!...

LUCIEN.

Plus de comédie!... tu es à moi!... tu es à moi!..

LA VOIX DE JACQUES, *dans la coulisse.*

Rose, Rose!... (*Jacques entre vivement par la porte de gauche.*)

ROSE, *pousse un cri.*

Ah! (*Elle se dégage des bras de Lucien, et court se jeter dans ceux de Jacques.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, JACQUES, *puis* TOUT LE MONDE.

LUCIEN, *reculant.*

Jacques Renaud!.. (*A ce cri, toutes les portières se soulèvent et les invités apparaissent à toutes les portes.*)

JACQUES.

Oui, ne tremblez plus, mam'selle Rose, je vous défendrai, moi, car je suis tout ce qui vous reste au monde.

FAUVETTE, *entrant et reconnaissant Rose.*

Rose Printemps!... (*Elle court à elle.*)

JACQUES.

Non, Rose Wilson!..

LUCIEN.

Rose Wilson?..

JACQUES.

Oui, Monsieur, c'est elle... la fille de Robert Wilson.

LUCIEN, *avec terreur.*

Rose Wilson... elle?... (*Regardant Jacques.*) Et c'est lui qui la protége!...

JACQUES, *voulant emmener Rose.*

Venez, Rose, venez!...

LUCIEN, *les arrêtant.*

Non, restez!... restez!... (*A part.*) Rose Wilson!.. Mais si c'est elle, cette fortune... (*Dégrisé tout à coup.*) cette fortune lui appartient... (*Appelant.*) Bernard!...

BERNARD, *entrant.*

Monsieur?..

LUCIEN.

Les comptes de mon notaire... les comptes dont tu me parlais tout à l'heure... donne... donne donc!.. (*Bernard lui remet un papier.*)

JACQUES, *à part.*

Comme il s'est troublé au nom de Wilson.

LUCIEN, *a ouvert le papier, l'a parcouru fiévreusement et demeure atterré; le papier lui tombe des mains et il prononce à voix basse.*

Plus rien, ruiné... ruiné!... Mon Dieu!.. que faire?.. Mon Dieu!.. inspirez-moi... J'ai commis un crime... mais je puis le réparer...

ERNEST.

Mais qu'avez-vous donc?...

LUCIEN.

Laissez-moi... laissez-moi tous.... compagnons de débauche! Courtisanes!... laissez-moi!.. (*A lui-même.*) Ainsi, elle tendait la main, elle mendiait presque, et moi, moi, je vivais dans l'orgie et je jetais à une Fernande l'or qui lui appartenait!... Oui, je réparerai mon infamie... Le travail!... il me reste le travail!.. Oui, je travaillerai!.. et ce que je gagnerai, tout ce que je gagnerai sera pour elle! Mais de quel droit, misérable?.. Elle refusera... car elle est honnête... elle!... Comment faire?.. (*Comme frappé d'une idée.*) Ah! oui, oui, et je la respecterai comme une sainte... (*S'avançant vers Rose et s'agenouillant peu à peu devant elle, très-lentement.*) Rose Wilson, je vous ai insultée, vous qui êtes la pauvreté et l'honneur, je vous demande pardon. (*Mouvement général. Il continue toujours agenouillé.*) Non, vous ne tendrez plus la main, Rose Wilson. (*Montrant le papier qui est resté à terre.*) Je suis ruiné, je suis pauvre comme vous, mais j'ai le courage et le devoir, Rose Wilson, voulez-vous être ma femme?...

FAUVETTE, *avec élan, à Ernest.*

Ah! c'est bien, ce qu'il fait là!...

JACQUES, *qui tout le temps de cette scène n'a pas perdu un seul mouvement de Lucien, à lui-même.*

Que s'est-il donc passé entre cet homme et mon père?... (*Lucien est toujours à genoux. Rose, très-émue, est près de Jacques, qui la soutient tout en regardant fixement Lucien.*)

ACTE CINQUIÈME.

Une pièce d'or.

Atelier de Lucien Gérard. Grande fenêtre vitrée au fond. Plâtres. Tableaux accrochés au mur; porte au fond à gauche donnant sur le palier extérieur. A droite, l'appartement de Lucien; à gauche, la chambre de Rose. — Chevalets, meubles gothiques, etc., etc. — A droite, premier plan, un secrétaire; troisième plan, une cheminée. — Sofa à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCIEN, BERNARD.

(*Au lever du rideau, Lucien est seul, assis devant un chevalet; il travaille avec ardeur. Bernard entre, apportant un habit qu'il pose sur une chaise.*)

BERNARD.

Toujours au travail!.. Mais, Monsieur, vous n'êtes pas raisonnable! (*Il se met à ranger.*) Le bon Dieu se reposa le septième jour... On dit même que c'est ce jour-là que le diable a inventé la paresse. Vous vous rendrez malade... Tenez, je suis sûr que vous avez la fièvre.

LUCIEN, *avec une certaine agitation.*

Allons donc! la fièvre, la fatigue, est-ce que cela existe?.. Vive le travail!... C'est l'hôte généreux qui paye toujours sa bienvenue... Il me faut de l'argent, Bernard.

BERNARD.

Depuis six mois vous en avez beaucoup gagné.

LUCIEN.

Quelle heure est-il?

BERNARD.

Neuf heures, Monsieur.

LUCIEN, *cessant de travailler.*

Déjà!... Donne-moi mon habit.

BERNARD, *l'aidant à l'habiller.*

Vous sortez?

LUCIEN.

Ne faut-il pas que j'aille porter mon tableau?..

BERNARD.

Ah! j'entends, Madame...

LUCIEN, *avec émotion.*

Elle!... Ah! c'est l'ange de l'atelier, n'est-ce pas, mon vieux Bernard?

BERNARD.

Je crois bien... et si bonne!.. Ainsi, tenez... moi... je n'ai plus mes jambes de quinze ans... mais je suis encore solide. Eh bien! elle est toujours à me dire : « Ne vous fatiguez pas, Bernard, ménagez-vous bien! »

LUCIEN, *à lui-même.*

Oui... oui... c'est un ange!... (*A Bernard.*) Donne-moi mon tableau. (*Bernard va le prendre sur le canapé, et le lui apporte en faisant des gestes d'admiration.*)

BERNARD, *le lui donnant.*

Voulez-vous que je le porte?..

LUCIEN.

Non, non... c'est inutile!.. (*Il va pour sortir.*)

BERNARD.

Monsieur rentrera pour le déjeuner?

LUCIEN.

Déjeuner!.. Est-ce que j'ai le temps de déjeuner!.. De l'argent... il me faut de l'argent... beaucoup d'argent! (*Il sort vivement.*)

SCÈNE II.

BERNARD, *seule, puis* ROSE.

BERNARD.

Mon pauvre maître!.. C'est égal, le bonheur nous reviendra... j'en suis sûr...

ROSE, *entrant.*

Bonjour, Bernard!

BERNARD.

Bonjour, Madame!

ROSE, *souriant.*

Mon Dieu! quel air joyeux vous avez ce matin!..

BERNARD.

Dame!.. je suis si heureux depuis six mois!

ROSE.

Vraiment? (*Elle s'assied sur le canapé et travaille à une broderie.*)

BERNARD.

Oh! oui, depuis qu'il est devenu un grand artiste, depuis le jour de votre mariage!

ROSE.

Oui; mais il travaille trop, Bernard, et surtout la nuit : cette nuit encore.

BERNARD, *vivement.*

Cette nuit!

ROSE.

Vous le savez bien, je l'ai entendu parler.

BERNARD, *effrayé.*

Vous l'avez entendu?

ROSE.

Sans doute, j'ai reconnu sa voix. N'était-ce donc pas à vous qu'il parlait?

BERNARD, *vivement.*

Oui, Madame, oui, c'était bien à moi. (*A part.*) Encore ces crises terribles... ces heures de fièvre, que je connaîtrai seul.

ROSE.

Que vous disait-il donc?

BERNARD, *embarrassé.*

Oh! mon Dieu!.. il me parlait...

ROSE.

Eh bien?

BERNARD, *vivement.*

Relativement à ce bracelet que Madame a perdu, il y a huit jours.

ROSE.

Ah! oui, mon pauvre bracelet; j'y tenais tant!

BERNARD.

Je crois bien, un beau bracelet avec un gros camée!

ROSE.

Ce n'est pas sa richesse que je regrette, Bernard, c'est le souvenir qui s'y rattache. Le jour de notre mariage, Lucien le mit lui-même à mon bras; il était si ému et si heureux!..

BERNARD.

On le retrouvera, allez, Madame. (*Rose secoue tristement la tête.*) Puisque j'ai moi-même fait faire les affiches... Cinq cents francs de récompense pour un bracelet qui en a coûté trois cents... On vous le rapportera... soyez tranquille!..

SCÈNE III.

LES MÊMES, FAUVETTE, *en toilette ébouriffante.*

FAUVETTE, *entrant par la porte du fond.*

Madame Lucien Gérard, S. V. P.?

ROSE, *se levant.*

Fauvette!

FAUVETTE.

Ma petite Printemps! (*Elle l'embrasse.*) Ah! que ça fait du bien de se revoir!

ROSE.

Mais d'où viens-tu?

FAUVETTE.

D'Italie, ma chère, avec mon mari.

ROSE.

Ton mari?

FAUVETTE.

Oui, je suis mariée... à un arrondissement sérieux, ma chère... Mon Dieu, oui!.. M. Marteau s'est décidé. Je suis partie la veille de ton mariage, sans avoir eu le temps de t'embrasser. Tu comprends, des malles à faire... J'ai tant de chapeaux; ce que j'ai de chapeaux est inouï... plein un wagon, ma chère! J'ai bien regretté de ne pouvoir assister à ta cérémonie, mais M. Marteau toussait, je me suis dévouée. Nous sommes ainsi, nous autres, pauvres femmes... Où est ton mari?

ROSE.

Bernard, où est allé Monsieur?

BERNARD.

Rue Laffitte, Madame, chez le marchand de tableaux.

ROSE.

Ah! oui, il est allé vendre un paysage qu'il vient d'achever. (*Bernard rentre à droite.*)

FAUVETTE.

C'est moi qui sors d'en voir, des paysages. C'est très-gentil, l'Italie, mais il y a trop de mouches... J'ai vu Florence, Venezia la Bella, Naples, le Vésuve et Pompeia, ma chère, où demeuraient les anciens Romains. C'est là qu'ils ont été incendiés à l'époque du déluge. Très-gentil, très-gentil, mais trop de mouches... (*Lui prenant les mains.*) Maintenant, causons de toi, de ton bonheur, car tu es heureuse? (*Elles s'asseyent.*)

ROSE.

Oui.

FAUVETTE.

Le jeune homme pâle du pavillon d'Armenonville, le prince charmant de tes rêves, est devenu cette bonne réalité qu'on appelle un mari; en voilà un roman! Devais-tu être gentille le jour de ton mariage! Raconte-moi tout ça!

ROSE, *souriant.*

Quelle folle tu fais!

FAUVETTE.

Des détails, des détails, j'ai soif de détails. Voyons, tu es allée à la mairie?

ROSE, *souriant.*

Sans doute.

FAUVETTE.

Avec ta petite robe blanche, bien fraîche, bien simple, et ton bouquet de fleurs d'oranger. J'en avais un aussi, moi... Tu as juré fidélité et obéissance à ton mari?

ROSE.

Certainement.

FAUVETTE.

Moi aussi... c'est obligatoire; et puis, vous êtes allés à l'église?

ROSE.

Oui.

FAUVETTE.

Et puis?

ROSE.

Nous avons dîné avec quelques amis de Lucien.

FAUVETTE.

Et puis?

ROSE.

Et puis... on a dansé.

FAUVETTE.

On a dansé, et je n'étais pas là!.. Après?

ROSE.

Nous sommes rentrés dans ce modeste logement que Lucien avait loué pour nous.

FAUVETTE.

Après?

ROSE.

Dame! après, il était bien tard, Lucien m'a serré la main et il est rentré chez lui, (Elle montre la chambre à droite.) et moi, je suis rentrée dans ma chambre.

FAUVETTE, au comble de l'étonnement.

Ah! et les jours suivants aussi?

ROSE.

Sans doute.

FAUVETTE, la regardant.

Tiens, tiens, tiens!

ROSE.

Mais, qu'as-tu donc?

FAUVETTE.

Moi? Rien...

ROSE.

Pourquoi es-tu étonnée?

FAUVETTE.

Pour rien. (A elle-même.) C'est égal, c'est drôle... Oh! il faut que j'aie le mot de cette énigme. (Haut.) Et Jacques... tu ne m'en parles pas!

ROSE.

Jacques?.. Il y a six mois que nous ne l'avons vu!

FAUVETTE.

Bah! (Bernard revient.)

ROSE.

Je ne sais pas ce qu'a Lucien contre lui, mais, dans le commencement de notre mariage, chaque fois que Jacques s'est présenté pour nous voir, il lui a fait dire que... nous étions absents.

FAUVETTE.

Tiens... pourquoi donc?

BERNARD, qui range.

C'est des antipathies... ça... Madame... ça ne s'explique pas... Ainsi, moi, je ne peux pas sentir le domestique du premier... il ne m'a rien fait... mais c'est ma bête noire, ce domestique-là.

FAUVETTE.

Et alors, ton ami Jacques n'est plus revenu?

ROSE.

Non!

BERNARD, à part.

Espérons qu'il ne reviendra pas!.. (On frappe.)

BERNARD.

Entrez!..

SCÈNE IV.

Les mêmes, PICHET.

PICHET, entrant.

Madame Marteau? (Bernard sort.)

ROSE.

Pichet!

FAUVETTE.

Que me veux-tu?

PICHET.

Madame... Monsieur est en bas, dans la voiture de Monsieur, qui fait demander à Madame si c'est que Madame veut bien que Monsieur monte?

ROSE.

Mon mari?.. Mais, sans doute... qu'il vienne.

FAUVETTE, à Pichet.

Sans doute... qu'il vienne!

PICHET, allant froidement ouvrir la porte, et criant :

Monsieur peut monter.

FAUVETTE.

A la bonne heure, Pichet... vous avez des égards.

PICHET, à part, avec poésie.

Il l'a épousée, lui... il a brisé mon âme!.. (Haut.) Madame... v'là monsieur votre mari.

SCÈNE V.

Les mêmes, ERNEST MARTEAU

ERNEST, saluant Rose.

Madame!..

FAUVETTE.

Rose, je te présente mon tyran!..

ERNEST.

Mon Dieu, oui... je suis marié!.. Que voulez-vous, Madame... on n'est pas parfait.

FAUVETTE.

Eh bien!.. c'est aimable ce que vous dites là.

ERNEST.

Et, ce qu'il y a d'horrible à dire, c'est que je suis parfaitement heureux...

ROSE.

Ah! A la bonne heure!

FAUVETTE, à Rose.

Si tu savais comme je le soigne, ma chère, je suis son esclave... Voilà notre vie, à nous autres pauvres femmes... Ah! (Elle soupire.)

ERNEST.

Que voulez-vous, Madame... j'ai fait comme les autorités de Nanterre... j'ai couronné la vertu... après quoi je l'ai épousée... C'était, du reste, une vertu bien gardée... M. Pichet montait la garde... Voilà une sentinelle désagréable, par exemple!

PICHET.

C'était ma consigne... je ne connais que ma consigne.

SCÈNE VI.

Les mêmes, JACQUES.

JACQUES, entrant. Il est en soldat, dans la nouvelle petite tenue adoptée pour la ligne.

Et t'as raison, Pichet, respect à la consigne.

TOUS.

Jacques!

JACQUES.

Bonjour tout le monde!

ROSE.

Ce costume?

FAUVETTE.

Soldat!..

JACQUES, gaîment.

Qu'est-ce que vous voulez?.. On me repoussait partout... alors, je me suis dit : « Il n'y a que le gouvernement qui puisse me tirer de là; adressons-nous au gouvernement, et je me suis engagé. » J'ai un peu du sang de mon père, eh bien, je le laisserai sur un champ de bataille; et il ne me restera plus que le sang de ma mère, qui était une brave femme... et je ferai mon chemin. Un troupier, voyez-vous, on ne lui demande qu'une chose... c'est de bien se battre. Les camarades m'ont serré la main. « Petit, qu'ils m'ont dit comme ça, si les Kabyles te demandent qui tu es, tu répondras : Soldat de la France! Avec ce mot-là, on passe. »

PICHET, pleurant.

C'est sublime! (Jacques lui serre la main.) Vive la ligne!

FAUVETTE.

Ah! que c'est beau l'honnêteté... Jacques, je vous présente mon mari.

JACQUES.

Ah bah!...

ERNEST.

Ma femme a des amis dans l'armée française?

FAUVETTE.

Monsieur Marteau, tenez mon ombrelle... Adieu, Rose!... (Bas.) Je reviendrai tout à l'heure, parce que, vois-tu... il y a quelque chose qui me chiffonne dans ton ménage; faut que je cause avec ton mari.

ROSE, étonnée.

Avec Lucien?

FAUVETTE.

Oui, oui!... Je t'expliquerai ça plus tard... Adieu, Jacques! Monsieur Marteau, votre bras.

ERNEST.

Voilà! chère amie.

PICHET, à part.

Et elle lui donne le bras... Oh! tais-toi, mon cœur, tais-toi, et saigne en silence. (Ernest, Fauvette et Pichet sortent.)

SCÈNE VII.

ROSE, JACQUES.

ROSE, lui tendant les mains.

Mon bon Jacques!...

JACQUES.

Ah! que je suis content de vous revoir!

ROSE.

Depuis six mois!...

JACQUES.

C'est pas ma faute... on m'avait dirigé sur Nancy... Je suis

venu avant de partir... et plus d'une fois... mais on me disait toujours que vous n'y étiez pas.

ROSE, troublée.

Ah!

JACQUES.

Un moment, j'ai cru que vous ne vouliez plus de mon amitié.

ROSE, lui tendant la main.

Jacques!...

JACQUES.

Non, allez, j'ai pas cru ça... bien au contraire... et j'ai profité de ce que mon régiment passait à Paris pour aller en Afrique, pour me dire : « Allons la voir! » D'autant plus que j'ai à causer avec votre mari...

ROSE.

Avec mon mari?...

JACQUES.

Oui, il y a comme ça des choses... que je veux savoir.

ROSE.

Quoi donc?...

JACQUES.

Oh! rien... je veux causer avec lui... v'là tout...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BERNARD.

BERNARD.

Madame, voilà Monsieur... (S'arrêtant à la vue de Jacques.) Ah! mon Dieu!... monsieur Jacques... ici!.. Ah! que Monsieur ne vous voie pas!

JACQUES.

Pourquoi donc ça?...

BERNARD.

Dame!... vous comprenez... l'étonnement... l'émotion...

JACQUES.

Oh! c'est pas tout ça... je veux le voir, et je le verrai... Je l'ai mis dans ma tête... faut que je lui parle...

BERNARD.

Eh bien, oui .. mais laissez-moi lui apprendre... Je vous en supplie... entrez là. (Il montre la chambre de Rose.)

JACQUES.

Soit... Mais je ne sortirai pas d'ici sans lui avoir parlé. (Il entre dans la chambre. Rose pousse vivement la porte. — Lucien entre.)

SCÈNE IX.

LUCIEN, ROSE, BERNARD, puis JACQUES.

LUCIEN.

Victoire! mon tableau est vendu! Tenez, Rose, trois mille francs... (Il met les trois mille francs en louis sur une table.) C'est pour vous... c'est pour vous...

ROSE.

Pour moi?...

LUCIEN.

Oui... Comme elles sont belles, n'est-ce pas, toutes ces petites pièces d'or? Comme elles brillent... comme elles résonnent.

ROSE.

Quelle joie!

LUCIEN.

Oui, cet argent me fait battre le cœur et me remplit de joie... Car je l'ai gagné, c'est l'argent béni! c'est l'argent du travail, Bernard!

BERNARD.

Monsieur!

LUCIEN.

Bernard, tu es notre caissier, encaisse tout cela, mon vieux.

BERNARD, prenant l'argent.

Oui, Monsieur. (Prenant l'argent.) Que d'or!

LUCIEN.

Trois mille francs! Le paysage est en hausse, Bernard, et le bonheur aussi! (Regardant Rose et Bernard.) Mais qu'avez-vous donc tous les deux?

BERNARD.

Monsieur...

ROSE.

Mon ami...

LUCIEN.

Qu'y a-t-il donc?

ROSE.

Lucien, c'est... un ancien ami, qui est venu me voir... et...

LUCIEN.

Et, c'est là ce qui vous trouble à ce point?... Vos amis sont les bienvenus... Quel est donc cet ami, dont la présence?...

JACQUES, paraissant.

C'est moi, monsieur Lucien.

LUCIEN, à part.

Jacques!... toujours!...

ROSE, à part.

D'où vient donc ta haine de Lucien?...

JACQUES.

Monsieur Lucien, j'ai à vous parler...

ROSE.

Mais, en vérité... qu'est-ce donc?

JACQUES, souriant.

Oh! rien... rassurez-vous, ma'me Gérard... une petite causerie de cinq minutes, voilà tout...

ROSE, regardant alternativement Lucien et Jacques.

Je me retire.

LUCIEN.

Bernard, laisse-nous...

BERNARD.

Mais, Monsieur...

LUCIEN.

Laisse-nous! (Rose rentre dans sa chambre et Bernard sort.)

SCÈNE X.

LUCIEN, JACQUES.

LUCIEN.

Je vous écoute.

JACQUES.

Tenez, monsieur Lucien, je n'irai pas par quatre chemins... Il y a quelque chose entre nous deux... quelque chose que je ne sais pas... et que je veux savoir.

LUCIEN.

Mais... vous vous trompez...

JACQUES.

Oh! non... je suis sûr que non... La première fois que nous nous sommes rencontrés... c'était au pavillon d'Armenouville. Je m'étais approché de vous en vous tendant la main... vous m'avez regardé et vous avez pâli... Pourquoi? (Lucien ne répond pas.) Puis... vous êtes venu me trouver à mon garni de *la Petite Pologne*, et vous m'avez parlé de mon père... que vous connaissiez, m'avez-vous dit... Comment se fait-il qu'un grand artiste, un élégant comme vous, ait pu connaître un homme... (Avec effort.) condamné au bagne? Ce même jour-là, que vous êtes venu à *la Petite Pologne*, vous m'avez proposé de l'argent, à moi, pour quitter la France... Qu'est-ce que ça peut vous faire que je sois à Paris ou ailleurs?.. Pourquoi vouliez-vous me faire partir... pourquoi?...

LUCIEN, avec effort.

Mais... je vous l'ai dit : vous étiez malheureux, je m'intéressais à vous, et...

JACQUES.

Et vous me donniez des billets de mille comme ça, sans me connaître?

LUCIEN, à part.

Oh! cet homme...

JACQUES.

Enfin, le jour où je suis venu délivrer chez vous Rose la bouquetière, quand j'ai prononcé le nom de Wilson, vous avez tremblé et vous lui avez demandé pardon... Pourquoi?

LUCIEN.

J'avais insulté une enfant... je réparais une faute, voilà tout...

JACQUES.

Et vous, un monsieur, vous épousiez l'orpheline?.. Quant à ça, je n'ai rien dit... Rose vous aimait... son bonheur avant tout. Mais voilà qu'après votre mariage, quand je suis venu voir Rose, dont j'étais presque le frère, vous m'avez toujours fait dire que vous n'y étiez pas .. et vous y étiez, j'en suis sûr... Ma tête a travaillé... Tous ces souvenirs-là me sont revenus... et je viens vous dire : Monsieur Lucien, il y a un mystère dans tout ça... Faut que je le sache... et je ne sortirai de chez vous que quand vous m'aurez tout dit. Parlez, javous écoute...

LUCIEN, très-troublé.

Mais... je vous le répète... vous vous êtes trompé... Je n'ai rien à vous dire... je ne sais rien... je ne sais rien...

JACQUES.

Et moi, je vous répète que je ne sortirai d'ici que quand vous m'aurez répondu. . Il le faut, monsieur Lucien, il le faut! (Rose et Bernard entrent simultanément.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BERNARD

BERNARD.

Monsieur!

LUCIEN.

Bernard, qu'y a-t-il? Que me veux-t-on?

BERNARD.

C'est un ouvrier qui demande à parler à Madame.

ROSE.

Me parler... à moi?...

BERNARD.

Il insiste beaucoup et refuse de s'en aller.

ROSE.

Eh bien! faites-le entrer... (Bernard fait un signe.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TAUPIN.

TAUPIN.

Pardon, excuse, Monsieur, Madame et la compagnie.. (Voyant Rose.) Mam'selle Rose Printemps!

ROSE.

Taupin!

TAUPIN.

Comment... c'est vous qu' êtes madame Gérard? En v'là une chance!... (Voyant Jacques.) Jacques!... comme on se retrouve!.. Te v'là dans la ligne?... Eh ben!... t'as bien fait... Du reste, ça va bien, fiston?... Moi, ça boulotte, merci! Oh! mam'selle Rose Printemps, on est joliment triste, allez, là-bas, depuis que vous n'y êtes plus! Votre chambre est déserte.., le père Guillaume n'a pas voulu la donner à personne... Pour lors, mam'selle Rose, c'est donc à vous le bracelet au camée?...

ROSE.

Mon bracelet!

TAUPIN.

Le v'là.

ROSE, le prenant.

Comment! c'est vous?..

TAUPIN.

Pardine! c'est un de *la Petite Pologne* qui devait retrouver ça, et, comme je flâne plus que les autres, je l'ai rencontré... v'là tout... Seulement, c'est que d'aujourd'hui que j'ai lu *les Petites Affiches*... V'là pourquoi je suis venu... Adieu, mam'selle Rose... Ah! que c'est bête, dites donc, je vous appelle mam'selle Rose... C'est c'te gueuse d'habitude... Adieu, madame Gérard!.. Ne me reconduisez pas... c'est pas la peine. (Fausse sortie.)

ROSE.

Taupin!

TAUPIN.

Mam'selle Rose?

ROSE.

Mais les affiches portaient aussi qu'une récompense...

TAUPIN.

De quoi, une récompense honnête?.. J'en vaux pas... Je gagne ma vie... j'ai mes petites industries à moi... mais pour ce qui est de... oh! non : je trouve un objet... je le rapporte, v'là tout; c'est pas pus malin que ça...

LUCIEN, qui s'est remis à travailler.

C'est bien, mon ami.. car cet objet... d'autres auraient pu le garder.

TAUPIN.

Allons donc! Mais si je l'avais gardé, je serais un voleur, donc... (Lucien fait un mouvement.)

JACQUES, qui a remarqué le mouvement de Lucien, à part.

Qu'est-ce qu'il a?

TAUPIN.

Et, dans *la Petite Pologne* il y a bien des honnêtes gens, pas vrai, mam'selle Rose?.. Pour lors, je retourne à nos affaires.. Bonne santé, mam'selle Rose... ne vous dérangez pas... je connais les êtres. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

LUCIEN, ROSE, BERNARD, JACQUES.

LUCIEN, fiévreusement.

Un voleur?.. Oui, il a raison, cet homme... celui qui trouve une fortune et qui la garde... celui-là est un voleur.

ROSE, jetant le bracelet.

Mon Dieu!.. Lucien... vous souffrez?..

LUCIEN.

Non... je vais travailler... parce qu'il faut que je gagne de l'argent... beaucoup d'argent... Cet homme-là aurait pu garder le bracelet... et il ne l'a pas fait... C'est un honnête homme, lui... Ce n'est pas un voleur.

BERNARD, avec anxiété, à part.

Et ils sont là.., comment les éloigner?...

JACQUES, à part.

Oh! ce regard!..

ROSE.

Bernard, vous êtes tremblant... que se passe-t-il donc?.. Malgré moi, j'ai peur.

LUCIEN, égaré par la fièvre.

Peur?.. et pourquoi?.. ce bruit... ce n'est rien, ce n'est qu'un forçat qui s'évade.

BERNARD.

Madame!.. au nom du ciel, laissez-moi seul avec lui.

JACQUES, avec énergie.

Non, restez... Rose!.. restez... Rose Wilson!

LUCIEN.

Wilson!.. (Regardant Jacques.) Ah! Pierre Renaud!.. le forçat fugitif!.. (Avec égarement.) Que me veux-tu, tentateur, va-t'en! Cette fortune, prix d'un crime, cette fortune que tu as cachée, je n'en veux pas, je n'en veux pas!

ROSE.

Mon Dieu!

BERNARD.

Mon pauvre maître!

JACQUES.

Laissez-le parler... Écoutez!.. écoutez!..

LUCIEN.

Il prend un couteau, il veut m'assassiner... Mais je me défendrai, Pierre Renaud. Tiens!.. Ah!.. mort!.. (Comme si des sons lointains frappaient son oreille. — Chant des marins du premier acte, à l'orchestre.)

JACQUES, avec douleur.

Ah! c'est lui qui a assassiné mon père!..

LUCIEN.

Roquevere... Cette fortune... Si pourtant cet homme avait dit vrai... Roquevere... la chapelle de la Délivrande,.. le platane... Que la nuit est sombre, quelle immense solitude!.. Oh! le forçat a menti!.. Non! la cassette, la voilà!.. (Mettant un genou en terre.) La voilà, elle m'attire... Je suis seul, Fernande murmure à mon oreille : « Prends-la, je t'aimerai. — Tu m'aimeras?.. — Oui, oui, prends, Lucien... que je sois riche, que je sois belle! — Tu le veux?.. — Oui, prends, je t'aimerai. » Et le vent qui courbe les arbres, les nuages qui passent, la terre qui cachait le trésor, les voix de la nuit, tout me crie : « Fuis, Lucien Gérard : cet or est taché de sang; cet or, c'est celui de l'américain Wilson, assassiné par Pierre Renaud! »

JACQUES, avec désespoir.

Rose, c'est mon père qui vous a faite orpheline.

ROSE.

Mais c'est vous, Jacques, qui m'avez protégée. (Elle lui tend la main.)

JACQUES, joignant les mains.

Oh! merci... merci!

LUCIEN, dont la fièvre redouble.

Qui le saura, je suis seul? (Éclatant de rire.) Ah! ah! ah! Tiens Fernande, à toi tout cela... je suis riche, je suis riche!.. Non, je suis pauvre... car j'ai volé! Va-t'en, courtisane... J'ai volé!.. Je te méprise... j'ai volé... Je te hais et je te maudis!.. J'ai volé! j'ai volé!

ROSE, chancelante.

Mon Dieu! mon Dieu!

JACQUES, à part.

Cette fortune, cachée par mon père... c'est lui qui...

LUCIEN.

Bernard, prépare mes brosses, mes toiles, *il* faut que je travaille...que je gagne de l'argent... beaucoup d'argent pour elle... pour Rose Wilson. Qu'elle ne sache jamais!.. Mon

Dieu! vous qui voyez ce que je souffre... mon Dieu! punissez-moi, je l'ai mérité; mais bénissez mon travail, c'est pour elle!.. c'est pour elle!.. Ah! j'étouffe... je meurs!.. (Il tombe dans un fauteuil.)

JACQUES ET ROSE.

Bernard... du secours! du secours!

BERNARD.

Non, cette crise est finie. Madame, depuis longtemps, je connaissais le secret de mon pauvre maître. Ah! Madame... vous qu'il aime tant!..

ROSE.

Ah! je comprends tout.

LUCIEN, revenant à lui peu à peu.

Bernard!.. Rose!.. (Il se lève.) Rose!.. Eh bien! ce bracelet, cet homme vous l'a rapporté fidèlement?.. Pourquoi ne pas le mettre?.. Laissez-moi l'attacher... (Il lui prend la main.) Votre main tremble?.. (Il regarde autour de lui.) Jacques!.. Ce silence!.. (Avec un cri.) Ah! vous savez tout!..

ROSE.

Plus bas! plus bas!

LUCIEN.

Vous voyez bien que vous savez tout, puisque vous me dites de me taire?.. Vous savez que je suis un misérable... que je vous ai dépouillée?.. Eh bien! que savez-vous encore?.. Savez-vous que, pendant la nuit, éperdu, j'arrivais près de votre porte... que je m'agenouillais... et que, dans l'ombre, je vous tendais les bras, en vous demandant grâce?.. Et, cependant, vous étiez à moi... et je vous respectais comme une sainte, comme une sœur.. Savez-vous que cet argent, que je vous apportais tout à l'heure, ce pauvre argent de mon travail, en le recevant, je pleurais des larmes de joie?.. Ah! je suis bien puni, allez... Je suis bien puni... car vous me méprisez, et moi... moi, je vous aime... je vous aime!..

ROSE.

Oh! mon Dieu!

LUCIEN.

J'ai été mon juge aussi, et il y a longtemps que je me suis condamné... Mais avant, je voulais vous rendre cette fortune. L'argent que j'ai gagné pour vous par mon travail, il est là... Eh bien! prenez-le, il est à vous... il est à vous, cet argent.. prenez tout!.. Adieu! Rose Wilson... adieu!

ROSE.

Lucien!.. que voulez-vous faire?..

LUCIEN.

Priez!

ROSE.

Lucien... calmez-vous... Tenez... j'oublie!.. j'oublie!..

LUCIEN.

Priez... priez...

ROSE.

Lucien!..

LUCIEN, courant au secrétaire.

C'est à vos pieds que je veux mourir. (Il ouvre le secrétaire et en tire une boîte.)

ROSE.

Ah!

BERNARD, à voix basse.

Silence, Madame, c'est le salut, peut-être... Son pauvre vieux serviteur veillait. (La boîte est ouverte par Lucien, qui fait un mouvement. — Bernard et Rose le regardent avec anxiété. — Musique.)

LUCIEN.

Que vois-je?.. une pièce d'or... un billet?.. (Il tire de la boîte les objets indiqués, et lit d'une voix émue graduellement :) « Non, ce n'est point en commettant un crime que l'on efface une faute : Dieu vous a donné le repentir, le courage et le travail... Si votre femme apprenait jamais votre secret, montrez-lui cette pièce d'or... c'est la première que vous ayez gagnée en travaillant pour elle... Vivez, mon pauvre maître... vivez pour votre femme, qui peut encore oublier et pardonner... vivez pour le vieux serviteur, qui donnerait, pour vous voir heureux, le peu de jours qui lui restent à vivre. » (Avec des larmes.) Ah! Bernard!.. mon pauvre Bernard!

BERNARD.

Dame! Monsieur... il me semble que vous êtes mon enfant; faut pas m'en vouloir.

LUCIEN, après un temps.

Jacques... toi aussi tu es mon juge!.. A mon tour, je viens te dire : «Parle, prononce!»

JACQUES, courbant la tête.

Oui, je dois vous haïr... car enfin, malgré ses crimes, c'était mon père!.. Pourtant, je cherche de la haine dans mon cœur, et quelque chose me dit : « C'est le mari de Rose... de Rose qui est presque ton enfant, à toi... Ton père était coupable, Jacques, et c'est Dieu... Dieu seul, qui l'a frappé!

LUCIEN.

Oui... Dieu qui punit.

ROSE.

Non, Dieu qui pardonne.

LUCIEN.

Que dit-elle?..

JACQUES, lui montrant Rose.

Monsieur Lucien, vous ne voyez donc pas qu'elle pleure?

LUCIEN, éperdu.

Rose!.. Rose!.. (En tombant à ses genoux.)

ROSE, avec amour.

Je vous aime!

JACQUES, essuyant une larme.

Cré coquin! comme les Bédouins me payeront tout ça! (Tableau.)

FIN.



LES COMÉDIENS DE SALONS

CARICATURE EN UN ACTE

PAR

MM. ANICET BOURGEOIS ET ARMAND DURANTIN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 18 MARS 1859.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

GROUILLARD, propriétaire.............	MM. LINGE.	PHILIPPE, valet de pied..............	
BOISJOLI, régisseur des théâtres de salons.	NERTANN.	MADAME GROUILLARD................	Mmes GUILLEMIN.
CHANTEPIE, chroniqueur..............	JOLIET.	VICTORIA GROUILLARD, sa fille.......	PIERSON.
FOLLEVILLE, chanteur comique.......	GALABERT.	MADAME VERDURET................	ULRIC.
DARDARD, jeune premier de salons.....	SPECK.	MADAME GODINOT..................	DUPLESSY.
VERTPIGNON, poète..................	CHAUMONT.	THÉRÈSE, cuisinière..................	BERTONI.

La scène se passe à Paris chez Grouillard.

Un salon avec portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, THÉRÈSE, BOISJOLI, CHANTEPIE.

(Au lever du rideau, Philippe et Thérèse achèvent de ranger les meubles du salon. Un divan à gauche, un piano à droite.)

BOISJOLI, son pardessus négligemment jeté sur son bras. Madame est-elle visible?

PHILIPPE. Je le pense, Monsieur.

BOISJOLI. Annoncez-lui madame la comtesse de Beaumanoir, rédacteur en chef du *Diable Rose*, journal du monde élégant; allez, monami, allez! (Il lui jette son pardessus.)

PHILIPPE, à Thérèse. Où donc est-elle cette vicomtesse?... dans sa voiture, sansdoute? (Il sort à gauche.)

BOISJOLI, à Thérèse. Ma bonne, vous allez voir tomber ici, tout à l'heure, une grêle de machinistes, fleuristes, lampistes, etc.; nous allons transformer le salon en théâtre... Ah! faites retirer les caisses d'orangers qui sont dans le jardin au bas de la fenêtre; nous les remplacerons par le feu d'artifice que nous répéterons aussi.

THÉRÈSE. Un feu d'artifice chez nous?... oh!

BOISJOLI. C'est un accessoire indispensable pour chauffer le dénoûment. Allez. (Thérèse sort à gauche.)

SCÈNE II.

CHANTEPIE, BOISJOLI.

CHANTEPIE, s'asseyant à gauche. Bravo! tu nages dans ton élément.

BOISJOLI. Que veux-tu?... en quittant le Conservatoire, je n'avais trouvé à me caser nulle part; j'ai mis à profit mes études dramatiques et la manie du jour. On veut jouer la comédie par-tout. Eh bien! en ma qualité d'artiste *in partibus*, je me charge de conduire les répétitions, de régler la mise en scène; de plus, je fournis théâtre, musique, décors, machines.

CHANTEPIE. Machines?...

BOISJOLI, riant et s'asseyant près de lui. Oui, oui, la comédie bourgeoise agrandit tous les jours son domaine... on finira par vouloir jouer *les Pilules du Diable* dans une alcôve! On a commencé modestement par la charade, puis, on a risqué le proverbe. Du proverbe à la comédie, il n'y a qu'un pas; on l'a sauté, et maintenant on essaye de l'opérette, pour arriver à l'opéra. Tiens, ce soir, par exemple, nous répétons ici généralement *l'Éruption du Vésuve*, opéra séria en trois actes et à grand spectacle de M. Alcibiade Vertpignon, un poëte de salon.

CHANTEPIE. Il se lève. Décidément, c'est une véritable épidémie, une grippe dramatique. Mardi dernier, dans une maison de la Chaussée-d'Antin, la comédie de salon était jouée à trois étages; j'ai dû me partager; j'ai écouté *le Caprice* au premier; *le Piano de Berthe* au deuxième, enfin, *Passé minuit* au troisième, et c'est comme cela tous les jours! Je ne puis te donner ma soirée de demain; mais la répétition de ce soir me suffira; je ferai mon article de confiance... Mademoiselle une telle a été délirante... Le Théâtre-Français envierait le talent de madame trois étoiles... Tous les directeurs de Paris devraient être aux pieds du spirituel auteur du charmant ouvrage que les plus blanches mains applaudissaient... La maîtresse de la maison a été par la grâce et la beauté la reine de la fête... A propos, la reine de céans se nomme?

BOISJOLI. Grouillard.

CHANTEPIE. Oh!

BOISJOLI. Attends. A son vilain nom de Grouillard, madame ajoute à présent celui de Bellevue, où elle possède une villa. Elle a commencé par mettre sur ses cartes : Grouillard de Bellevue; elle en est à G. de Bellevue; l'année prochaine, le G. se sera envolé!

CHANTEPIE. Ah! bien.

BOISJOLI. Elle est bonne femme, du reste, et sa fille est charmante!

CHANTEPIE. Elle a une fille!...

BOISJOLI. Unique, et qui aura une dot australienne, ce qui lui permet d'avoir la prétention de jouer la comédie, comme madame Plessy, et de chanter comme madame Carvalho.

CHANTEPIE. Et les autres artistes?...

BOISJOLI. Ils sont ébouriffants.

CHANTEPIE. Vraiment!

BOISJOLI. Tu ne retrouveras ici, je t'en préviens, que la *parodie* des spirituels comédiens et des élégantes comédiennes de salons, dont tu t'es fait le galant historiographe... Ne t'attends donc pas à voir la comédie des gens du monde; mais sa caricature...

CHANTEPIE. Tant mieux, nous rirons.

BOISJOLI, se promenant à son bras. Nous avons d'abord, madame Godinot, une confiseuse retirée, qui, à force de lire des devises, a pris le goût des vers; puis madame Verduret.

CHANTEPIE. Verduret?.. Attends donc... attends donc! une jolie petite femme, l'œil spirituel, le nez au vent, l'allure leste, jouant habilement les Déjazet?

BOISJOLI. C'est cela!

CHANTEPIE. Elle ne sait jamais un mot de ses rôles.

BOISJOLI. Jamais!

CHANTEPIE. Elle cause toujours avec les amies qu'elle a dans la salle?

BOISJOLI. Toujours!

CHANTEPIE. Je la connais! Ah çà! il n'y a donc que des rôles de femmes dans cette *Éruption du Vésuve?*

BOISJOLI. Il y avait dix-sept personnages.

CHANTEPIE. Si peu?

BOISJOLI. Mais, nous avons supprimé le père noble, que tout le monde a refusé; le premier rôle, que personne n'a voulu apprendre; bref, il n'est plus resté dans le genre masculin que le comique et l'amoureux. Le comique, c'est Colleville, le diseur de chansonnettes.

CHANTEPIE. Ah! je sais, un avocat sans cause, qui croit chanter la romance comme Paul Henrion, et la drôlerie comme Malezieux; il a un mirliton dans le gosier.

BOISJOLI. Quant à l'amoureux, il tiendra bon, il a ses raisons pour ça!

CHANTEPIE. Quelle raison?

BOISJOLI. Monsieur Dardard rêve la conquête de quelque jeune première fortement dotée, et je lui soupçonne des vues sur mademoiselle Grouillard... En répétant, il met un feu!

CHANTEPIE. Tiens! tiens! tiens! les amoureux de salons! Il y a un article à faire avec cela.

BOISJOLI, montrant Dardard qui entre. Et voici le modèle du genre.

SCÈNE III.

CHANTEPIE, BOISJOLI, DARDARD.

DARDARD, sa montre à la main. Suis-je exact, hein?.. (Il ôte son manteau, il est en troubadour.)

BOISJOLI. Exact comme un amoureux. Tiens!.. vous avez déjà votre costume?.. (Chantepie examine le costume.)

DARDARD. Il est coquet, n'est-ce pas?.. un peu juste, peut-être, mais ce n'est pas un mal. (Voyant Chantepie.) Ah! quelqu'un!..

BOISJOLI. Monsieur Chantepie, un chroniqueur de mes amis.

DARDARD. Monsieur! . (Ils se saluent.)

BOISJOLI. Ah çà! décidément, vous voulez brusquer le dénoûment!...

DARDARD. Eh! eh!..

CHANTEPIE. Vous devez être habitué aux conquêtes dans votre emploi?..

DARDARD. Oh! il y a bien des déceptions, allez!..

CHANTEPIE. Bah!..

DARDARD. Les rôles d'ingénues sont presque toujours joués par des mamans!..

BOISJOLI. Ici, pourtant, vous avez une véritable amoureuse!..

DARDARD. Heureusement!.. car, entre nous, je n'ai jamais été aussi pressé de me marier!

CHANTEPIE. Ah! ah! quelques dettes criardes?..

DARDARD. Une dette de cœur, Monsieur; ma dernière conquête... me donne des inquiétudes. Son mari, qui est vieux et perclus, menace de la laisser bientôt veuve... Vous comprenez que je n'ai pas envie d'épouser une grande coquette!..

BOISJOLI. Comme madame Godinot.

DARDARD. Ah! ce n'est pas moi qui l'ai nommée!..

BOISJOLI. Chut!.. voici ces dames.

DARDARD. Ah! vous allez voir comme Victoria a une jolie dot!..

BOISJOLI. Comment!..

DARDARD. Non... non!.. je voulais dire... une jolie taille.

SCÈNE IV.

DARDARD, VICTORIA, MADAME GROUILLARD, BOISJOLI, CHANTEPIE.

MADAME GROUILLARD. Ah! je vous demande bien pardon, Messieurs; j'ai à peine pris le temps de passer une robe, tant j'avais hâte de saluer madame la vicomtesse de Beaumanoir; mais, je ne vois pas...

BOISJOLI, riant. La vicomtesse de Beaumanoir?..

VICTORIA. Oui, la vicomtesse?..

CHANTEPIE, saluant. C'est moi, Madame!..

MADAME GROUILLARD. Vous?..

BOISJOLI. Oui, Madame, c'est bien madame la vicomtesse de Beaumanoir que je vous présente... ou plutôt monsieur Anatole Chantepie, le seul et véritable rédacteur du *Diable Rose!*

MADAME GROUILLARD. Comment!.. vous n'êtes pas une femme, Monsieur?..

CHANTEPIE. Mais non, Madame, si ce n'est quand je signe mon journal.

MADAME GROUILLARD. Pourquoi cette métamorphose ...

CHANTEPIE. Ma gazette a suivi l'exemple des autres journaux, dont les chroniques de modes sont signées par la comtesse *A*, la marquise de *G* ou la baronne de *V*.

MADAME GROUILLARD. Enfin, Monsieur, l'esprit n'a pas de sexe, il est *cosmopolite*. Vous aurez donc la bonté de venir à ma soirée et d'en dire quelque chose!..

CHANTEPIE. Elle sera délicieuse!..

MADAME GROUILLARD. Oh! une petite fête de famille, je n'ai invité que les intimes... trois cents personnes au plus!..

BOISJOLI, déployant une immense affiche. Permettez moi de vous soumettre l'épreuve de notre affiche; je l'ai fait tirer sur papier rose, grand format; on la placera à l'entrée du salon; en outre, on distribuera des programmes sur papier glacé.

MADAME GROUILLARD. Oh! ce sera charmant!..

VICTORIA. Je serai imprimée!..

DARDARD. En toutes lettres; nous serons à côté l'un de l'autre.

TOUS. Oh! la belle affiche!

BOISJOLI. La trouvez-vous bien?..

MADAME GROUILLARD. Très-bien!.. très-bien!.. un peu petite peut-être!.. (Elle regarde Chantepie qui fait signe qu'elle est bien.) Non!.. elle est très-bien!.. (Lisant l'affiche d'un air triomphant.) Théâtre *G*. Bellevue... Oh! ce *G*-là ne fait pas bien!..

BOISJOLI, qui tient l'affiche. Vous avez raison!.. il gêne!..

CHANTEPIE. Il tire l'œil!..

BOISJOLI. Il faut l'ôter!..

MADAME GROUILLARD. Oh! mon Dieu, oui!..

BOISJOLI. Supprimé!..

CHANTEPIE, à part. Voilà le *G* envolé!..

MADAME GROUILLARD, lisant. « Première et unique représentation de : *l'Éruption du Vésuve!* opéra en trois actes... » (Parlé.) On va jouer l'opéra chez moi... (Lisant.) « Paroles et musique de M. Alcibiade Vertpignon. »

CHANTEPIE. L'affiche vaut de l'or!..

MADAME GROUILLARD. Oh! placez-la donc tout de suite quelque part... oui, là... (Elle montre le fond, au milieu.) Ça fera très-bien!.. (A Chantepie.) Monsieur, nous vous gardons ce soir; vous soupez avec nous, entre artistes...

CHANTEPIE. Madame, je...

MADAME GROUILLARD. C'est accepté. En attendant la répétition, je vais vous faire visiter mon hôtel... il est tout neuf; vous en parlerez aussi dans votre article. Viens-tu, Victoria?..

DARDARD. C'est que nous devons répéter notre duo final.

VICTORIA. C'est vrai.

MADAME GROUILLARD. Dépêchez-vous, mes enfants! Votre bras, Monsieur. (Madame Grouillard sort, en donnant le bras à Chantepie, par la gauche.)

BOISJOLI, à Dardard. Vous avez du temps devant vous... La propriétaire ne fera pas grâce d'une armoire!..

SCÈNE V.

VICTORIA, DARDARD.

VICTORIA, se met au piano. Répétons sérieusement aujourd'hui, monsieur Dardard; vous ressemblez un peu à madame Verduret; vous n'êtes jamais à votre réplique!..

DARDARD. C'est que malgré moi, auprès de vous, Mademoiselle, je suis tout troublé.

VICTORIA. C'est drôle, je n'ai pas peur, moi!

DARDARD. C'est que le danger n'est pas pour vous, Mademoiselle; il est pour moi, qui n'ai plus qu'une pensée, qu'un vœu, qu'un espoir!

VICTORIA. Ce n'est pas dans votre rôle, ce que vous dites là!

DARDARD, à part. Allons! du feu, du feu! (Haut.) Mademoiselle, vous avez lu dans mon cœur; ah! que ne suis-je en effet Lorédan, que n'êtes-vous Amita, vous m'aimeriez!

VICTORIA. Monsieur!

DARDARD. Dites-moi seulement que je puis espérer!

VICTORIA. Je ne sais pas; mon père me destine au fils d'un de ses amis, M. Rondot, éleveur en Normandie, chez lequel il est depuis un mois.

DARDARD. Vous! une sylphide! un ange! épouser le fils d'un homme qui élève des bœufs gras! Oh!

VICTORIA. Je ne connais pas mon futur; mais je sais que son père a une immense fortune.

DARDARD. Ah! qu'il la garde, l'amour seul fait le bonheur!

VICTORIA. Oh! c'était bon pour nos mamans ces phrases-là; mais ce n'est plus de notre temps.

DARDARD. Comment, Mademoiselle?

VICTORIA. Nous avons changé tout cela. A la pension, nous nous sommes promis d'être toutes millionnaires, et nous le serons.

DARDARD. Oh! Mademoiselle! que mon cœur est plus désintéressé, en vous, je n'aime que vous, vous seriez pauvre...

VICTORIA. Que vous ne me regarderiez seulement pas?

DARDARD, à part. Oh! oh! c'est vrai!

VICTORIA, au piano. A présent, répétons notre grand duo au pied du Vésuve.

DARDARD, prenant la main de Victoria. Oh! Mademoiselle, le Vésuve!.. il est dans mon cœur!

VICTORIA. Laissez ma main, Monsieur. D'où prenons-nous? de l'andante?..

DARDARD. Non! de l'allegro passionnato. (Il chante.)

Air : du *Montaubry*.

Que m'importe le sort :
La mort!
Je brave
La lave;
Malgré le sort jaloux...
Je tombe à tes genoux.

(Madame Verduret entre et se tient au fond. — Il tombe à genoux.)

Ah! grand Dieu!

VICTORIA. Quoi?..

SCÈNE VI.

DARDARD, MADAME VERDURET, VICTORIA, puis FOLLEVILLE et MADAME GODINOT.

MADAME VERDURET. Bravo! bravo!

DARDARD, à part. Madame Verduret!

VICTORIA. Relevez-vous, Monsieur.

DARDARD. Je ne peux pas!

MADAME VERDURET. Vrai! vous êtes à mettre sous un globe... Ah! le bon costume! vous avez l'air d'être en pâte d'abricot!.. Ah çà! est-ce que vous allez rester là comme un troubadour de pendule?..

DARDARD. Il m'arrive un malheur! mon collant vient de craquer... au genou.

MADAME VERDURET. Mettez votre toque dessus. (Dardard se lève.) Est-il drôle! (Le lorgnant.) J'ai vu des petits chiens habillés comme ça. Dites donc, j'arrive en retard, n'est-ce pas?

VICTORIA. Non.

DARDARD, à part. Au contraire!

VICTORIA. Vous savez qu'on répète en costumes?

MADAME VERDURET. Je le vois... Ah! bien!! j'ai oublié mon rôle, heureusement... je ne le sais pas.

DARDARD. Comment ferez-vous, alors?

MADAME VERDURET. J'improviserai; ce sera toujours aussi mauvais que le poëme de Vertpignon, et puis, voyez-vous, je ne suis jamais dans l'embarras. Quand le mot ne me vient pas, je dis : Ah! j'entends quelqu'un, fuyons! Là-dessus, je me sauve, et les autres s'en tirent comme ils peuvent; ils sont furieux, et ça m'amuse! Une comédie de salon, ça n'est drôle que quand ça va mal!

DARDARD, à part, voyant entrer madame Godinot avec Folleville. Ah! madame Godinot! évitons-la!

MADAME GODINOT, par la droite avec Folleville. Où allez-vous donc, Monsieur?

DARDARD. Je vais repasser mon rôle. (A Folleville.) Bonjour, Folleville! (Il sort par la droite.)

FOLLEVILLE. Bonjour, mon bon!

MADAME GODINOT, à part. C'est cela; il part quand il me voit.

VICTORIA. Je vais prévenir maman de votre arrivée.

SCÈNE VII.

MADAME GODINOT, MADAME VERDURET, FOLLEVILLE, assis au piano; puis BOISJOLI.

MADAME VERDURET. Ça va bien, monsieur Folleville?

FOLLEVILLE. Un peu grippé, chère dame, vous savez, ça m'arrive...

MADAME VERDURET. Toutes les fois que vous chantez; mais quand on a votre méthode, cher, on peut se passer de voix! (A part.) Et c'est ce qu'il fait, il s'en passe.

MADAME VERDURET, qui a examiné l'affiche. Qu'est-ce qui a rédigé l'affiche?..

BOISJOLI, entrant par la gauche. C'est moi, Madame.

MADAME GODINOT. Eh bien! Monsieur, elle est du plus mauvais goût...

BOISJOLI. En quoi?..

MADAME GODINOT. Comment, madame Grouillard est en tête de la distribution, elle, la maîtresse de la maison; mais elle devrait avoir la dernière place, qui lui revient sous tous les rapports. (Elle va s'asseoir à gauche.)

MADAME VERDURET, riant, assise à droite. Le fait est qu'elle est bien mauvaise!

FOLLEVILLE, au piano. Et commune!.. ah! (Il s'essaye.) ut, ré, mi, fa... Hum! hum!

BOISJOLI. Tout peut s'arranger!

MADAME VERDURET. Comment?

BOISJOLI. Nous laisserons moins de place à l'opéra et surtout au nom de M. Vertpignon.

MADAME GODINOT. Ah! on ne le verrait pas du tout que...

FOLLEVILLE. Voilà un bon type!

MADAME GODINOT. Ça se dit poëte!

FOLLEVILLE. Ça se croit compositeur!

MADAME GODINOT. Quels vers!

FOLLEVILLE. Quelle musique!

MADAME VERDURET, se levant et traversant. Ah! je vous l'abandonne, c'est une écaillère d'huîtres que ce M. Vertpignon!..

BOISJOLI. Chut! le voici! (Tout le monde rit.)

SCÈNE VIII.

MADAME GODINOT, et MADAME VERDURET, assise à gauche, VERTPIGNON, BOISJOLI, FOLLEVILLE, au piano.

VERTPIGNON, essoufflé; il s'essuie le front avec son mouchoir. Ne vous impatientez pas, je viens de chez Moreau le costumier. Ah! voilà l'affiche!

BOISJOLI. J'espère qu'on a soigné votre titre.

VERTPIGNON. Il pourrait être plus gros; enfin ça peut aller : ce diable d'opéra a produit un effet foudroyant l'autre jour chez madame Dufourré, et voilà ce qu'en a dit la chronique des salons que j'ai achetée, par hasard. — Ecoutez donc, Mesdames! (A Boisjoli.) Elles n'écoutent pas! (Haut.) Écoutez donc, Mesdames! (Boisjoli et Folleville se rapprochant, les femmes restent assises; il lit.) « Un de ces compositeurs qui ne demandent qu'à être connus pour être célèbres, M. Vertpignon, a écrit sur ses propres paroles, car il est poëte aussi, une musique délicieuse, fantastique, colorée, voluptueuse, orientale enfin, et rappelant pour la couleur et le caractère *l'Herculanum* de Félicien David.

MADAME GODINOT. C'est un de vos amis qui a écrit cela?..

VERTPIGNON. Du tout!

MADAME VERDURET, bas à madame Godinot. Il aura fait l'article lui-même.

VERTPIGNON. Vous voyez ce qu'on pense de ma musique. Aussi, je peux dire sans vanité que tout l'attrait de la soirée...

FOLLEVILLE, au piano. Sera dans mes petites chansonnettes... qui empêchent Nadaud de dormir!

MADAME VERDURET. Vous n'y êtes pas du tout. Les femmes viendront pour faire voir leurs toilettes; les hommes pour manger des glaces, et tout le monde pour se moquer de nous; voilà pourquoi l'on viendra.

SCÈNE IX.

VERTPIGNON, MADAME GODINOT, CHANTEPIE, MADAME GROUILLARD, VICTORIA, BOISJOLI, FOLLEVILLE.

MADAME GROUILLARD. Mesdames, je vous présente Monsieur la vicomtesse de Beaumanoir, le rédacteur du *Diable Rose*, qui veut bien assister à notre répétition. (On le salue.)

MADAME GODINOT. Monsieur Boisjoli, vous savez que les hommes applaudissent peu, et que les femmes n'applaudissent pas du tout.

MADAME GROUILLARD. Ah! ça, c'est vrai, à la dernière soirée de madame Morinot j'ai claqué toute seule.

MADAME GODINOT. Je vous préviens que lorsque je ne suis pas applaudie ça me glace.

BOISJOLI. Ah! soyez tranquilles. Mesdames, j'ai tout prévu.

MADAME VERDURET. Est-ce que nous allons avoir une claque?

BOISJOLI. Nous aurons nos Romains... Madame de Bellevue nous prêtera ses domestiques.

MADAME GROUILLARD. C'est cela... mais je n'en ai que deux; ça sera bien maigre.

BOISJOLI. C'est vrai!

MADAME GROUILLARD. J'en louerai.

BOISJOLI. C'est cela, je les ferai répéter, et je vous promets de l'enthousiasme.

FOLLEVILLE, bas, l'amenant sur le devant de la scène. Dites donc, mon bon, vous ferez crier bis à mon dernier couplet, hein?..

BOISJOLI, bas. Très-bien!

FOLLEVILLE, le retenant. Ah! si on me rappelle après mes chansonnettes, vos gens chaufferont le succès, n'est-ce pas?.. Folleville! Folleville!

BOISJOLI. C'est entendu...

FOLLEVILLE. Mon frère donnera le signal.

VERTPIGNON. Mesdames, voici les dessins de vos costumes.

TOUTES. Ah! c'est affreux!

VERTPIGNON. C'est tout ce qu'il y a de plus historique; je les ai fait prendre à la bibliothèque.

MADAME GROUILLARD. Pour moi, ça m'est égal, j'ai mon costume; je serai en sultane.

VICTORIA. Et moi, en esclave grecque.

VERTPIGNON. Une sultane, reine de Naples! mais c'est impossible!

MADAME GROUILLARD. Ah! le turban me va si bien!.. Vous arrangerez cela; vous avez tant d'esprit!

VERTPIGNON, qui s'est désolé. Madame Godinot, voilà votre costume d'Albanaise.

MADAME GODINOT. Moi, j'ai un costume de bohémienne qui me sied à ravir; je n'en mettrai pas un autre, je vous en avertis. Tout ce que je peux faire, c'est de mettre un domino pardessus pour jouer votre rôle.

VERTPIGNON. Une Albanaise en domino!

MADAME GODINOT. Vous arrangerez cela, vous avez tant d'esprit!

VERTPIGNON. Par bonheur, au moins, il me reste mon improvisatrice, madame Verduret, qui a commandé son costume; il sera exact, celui-là, je l'ai vu couper.

MADAME VERDURET. Oui! oui! mais il est arrivé un malheur.

TOUS, l'entourant. Comment cela?..

MADAME VERDURET. Un affreux malheur! J'avais tout à la fois notre comédie pour demain et un bal pour la semaine prochaine; j'ai commandé les deux robes en même temps.

VERTPIGNON. Eh bien?

MADAME VERDURET. Eh bien! ma couturière m'a envoyé ma toilette de bal tout à l'heure, et elle n'a pas commencé mon costume d'improvisatrice.

VERTPIGNON. Miséricorde! vous comptez jouer une Napolitaine avec une robe à volants?..

MADAME VERDURET. Oh! non. Par bonheur, c'était un bal travesti... je serai en vivandière de zouaves!

FOLLEVILLE, riant, à Chantepie. En zouave! ah! ah! ah! avec la petit baril... Je n'aurais jamais trouvé celle-là!

MADAME VERDURET. Bah! je ferai une annonce au public... Je connais tout le monde.

MADAME GODINOT. Ce qui est fort désagréable; vous causez avec toute la salle, vous faites rire, et on n'écoute pas la personne qui est en scène avec vous.

MADAME VERDURET. C'est bien plus drôle. Moi, d'abord, je joua la comédie pour m'amuser et pas pour amuser les autres!

FOLLEVILLE. Commençons-nous?.. Je chante ce soir aux quatre coins de Paris; il faut que j'aie fini ici de bonne heure.

BOISJOLI. C'est juste! Mesdames, allez vous habiller, je vous en prie!

MADAME GROUILLARD. Je vais donc mettre mon turban.

VERTPIGNON, anéanti. La sultane, l'esclave grecque et la bohémienne, je justifierai encore cela... mais la vivandière des zouaves!.. (Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE X.

GROUILLARD, seul. Il porte une valise; entrée de droite. Philippe!.. Thérèse!.. Philippe! Comment! j'arrive de voyage et je ne trouve personne pour me recevoir! pas même un domestique dans l'antichambre!.. personne ici non plus!.. Où diable est donc tout le monde? (On entend cogner.) Qu'est-ce que c'est que ça?.. on cogne dans mon salon? (On entend scier.) On scie, à présent!.. Qu'est-ce que cela signifie?.. (Il va pour sortir et se heurte contre une banquette que porte un tapissier.) Ouf!

PREMIER TAPISSIER, traversant de droite à gauche. Rangez-vous donc!

GROUILLARD. Qu'est-ce que vous portez là?

DEUXIÈME TAPISSIER, riant. Vous le voyez bien.

GROUILLARD. Des banquettes! Ah çà! c'est donc un déménagement?

SCÈNE XI.

GROUILLARD, THÉRÈSE, en paysanne romaine, très-court vêtue; entrée de droite.

THÉRÈSE, à elle-même. Ah! par exemple! je ne me suis jamais vue attifée comme ça!.. il me semble que je suis en chemise!..

GROUILLARD. Qu'est-ce que je vois là?.. Mais, je ne me trompe pas, c'est Thérèse!

THÉRÈSE. Tiens! c'est Monsieur! Vous êtes donc revenu, Monsieur? l'on ne vous attendait que la semaine prochaine.

GROUILLARD, examinant. C'est pour aller au marché que tu t'habilles comme ça?

THÉRÈSE. Au marché!... c'est pas moi qui fais le souper aujourd'hui... c'est MM. Chabot et Potel. Je ne suis plus cuisinière, je suis chœuriste.

GROUILLARD. Chœuriste?.. (On entend la scie.) Encore la scie?.. Voyons! réponds-moi, que se passe-t-il ici?... et d'abord que scie-t-on chez moi?

THÉRÈSE, cherchant à allonger ses jupes. Le plancher du salon, Monsieur.

GROUILLARD. On scie mon plancher?

THÉRÈSE. Oui, pour la trappe.

GROUILLARD. Quelle attrape?

THÉRÈSE. Dans quoi que doivent tomber le chevalier et la princesse.

GROUILLARD. Quel chevalier? quelle princesse? Ah! je perds patience à la fin. Où est ma femme?

THÉRÈSE. Madame s'habille en turque.

GROUILLARD. En turque? Où est ma fille?

THÉRÈSE. Elle met ses pantalons.

GROUILLARD. Ma femme en turque, ma fille en pantalons... Ah çà!... tout le monde est donc fou chez moi?

SCÈNE XII.

THÉRÈSE, BOISJOLI, GROUILLARD.

BOISJOLI, très-affairé; entrée de gauche. Nous allons commencer...! Place... place... vous ne pouvez pas rester, Monsieur.

GROUILLARD. Pardon! Monsieur... je suis...

BOISJOLI. Tout ce que vous voudrez... mais vous gênez... et..?

THÉRÈSE. C'est Monsieur...

BOISJOLI. Monsieur qui?

THÉRÈSE. C'est mon maître, quoi.

BOISJOLI. M. de Bellevue?

GROUILLARD. Bellevue! je m'appelle Grouillard, entendez-vous?.. je suis chez moi... et, sacrebleu! je veux savoir ce qui s'y passe.

BOISJOLI. Rien que de très-simple. Nous allons répéter.

GROUILLARD. Répéter?

THÉRÈSE. *L'Éruption*...

BOISJOLI. *Du Vésuve*, c'est le titre de l'opéra qu'on doit jouer ici.

GROUILLARD. Ah! tout s'explique, à présent : ma femme donne la comédie chez elle... Oui, c'était son idée fixe... Elle a profité de mon absence; mais elle ne joue pas, j'espère?

BOISJOLI. Pardonnez-moi, Monsieur, madame joue la reine de Naples.

THÉRÈSE. Avec un turban.

BOISJOLI. Le principal rôle.

GROUILLARD. Ah! ce sera joli!... Mais je ne vois pas de théâtre!

BOISJOLI. Je l'ai fait monter dans le deuxième salon. Je n'ai qu'un signal à donner pour faire disparaître la cloison... Voyez plutôt. (Il frappe trois coups dans ses mains, la cloison glisse, ou se replie comme un paravent, et laisse voir un tout petit théâtre de société élevé d'un mètre environ, avec un rideau et un trou de souffleur.)

GROUILLARD. C'est ma foi vrai! Et ma femme va monter là-dessus?

THÉRÈSE. Et mademoiselle aussi.

GROUILLARD. Ma fille? oh! non pas, par exemple.

BOISJOLI, riant. A votre place, avant de me fâcher, je voudrais voir...

GROUILLARD. Soit : mais alors je veux voir sans être vu.

BOISJOLI. Rien de plus facile... je devais amener un souffleur... il nous manque, je vous offre sa place. (Il lui montre le petit paravent.)

GROUILLARD. Vous voulez me fourrer là-dedans?..

THÉRÈSE, qui a arrangé le trou du souffleur. Vous y serez très-bien, Monsieur, Madame ne vous attend que dans huit jours, et je ne lui dirai rien.

GROUILLARD. Allons, je saurai ce qui se passe chez moi, quand on me croit dehors... De plus, je suis si fatigué... je me reposerai là-dedans. (Il s'y place.)

BOISJOLI, voulant toujours refermer le couvercle. C'est cela!..

GROUILLARD, relevant le couvercle. Dites donc... votre boîte est furieusement étroite, j'ai les genoux étranglés.

BOISJOLI, baissant le couvercle. Plaignez-vous donc! vous ne payez pas votre stalle.

GROUILLARD, le relevant. Et puis le plafond est trop bas... j'ai le cou tordu.

BOISJOLI. On s'y fait!..

GROUILLARD. M'y voici, je ne souffle plus!

BOISJOLI. Soufflez, au contraire!.. (Il referme le paravent.)

FOLLEVILLE entre par la gauche avec casque, cotte de maille et cuirasse. Ce bêta de Vertpignon qui a fait venir de chez Granger cinquante kilos de ferraille à mon intention; il voulait me faire mettre brassards, cuissards et jambards; mais je me contente du casque, de la cuirasse et de la cotte de maille. Voilà un costume de salon.

SCÈNE XIII.

FOLLEVILLE, BOISJOLI, VERTPIGNON et CHANTEPIE.

FOLLEVILLE, à Vertpignon qui entre. Eh bien! commençons-nous?

VERTPIGNON. Ces dames ne sont pas prêtes... En attendant nos actrices, voyons mon décor... Il est posé n'est-ce pas?

BOISJOLI. Parfaitement!.. Au rideau!.. (Les rideaux s'ouvrent mal et, au lieu de se retirer du milieu vers les extrémités, viennent au contraire se grouper dans le milieu.)

VERTPIGNON. Est-ce que le rideau va rester comme ça?..

BOISJOLI. Non! le machiniste s'est trompé de fil... nous allons recommencer... Au rideau!.. (Les rideaux se referment tout à fait.)

FOLLEVILLE. Ah! pour un beau rideau, voilà un beau rideau!..

VERTPIGNON. Vos machines ne vont pas, mon cher.

BOISJOLI. Elles n'ont pas encore assez répété! mais ça va aller; au rideau!.. (Les rideaux s'ouvrent bien.)

FOLLEVILLE. Bravo! bravo!.. la décoration!..

VERTPIGNON, lorgnant. Mais il n'y en a pas!.. Où donc est la toile de fond?..

BOISJOLI. La toile de fond était trop large.

VERTPIGNON. Et les coulisses?..

BOISJOLI. Les coulisses étaient trop hautes. J'ai remplacé la toile de fond par un paravent, et les coulisses par des caisses d'orangers... Des orangers à Naples, hein? couleur locale.

VERTPIGNON. Les orangers, oui, mais pas les caisses!... Et mon Vésuve?.. je ne le vois pas mon Vésuve?..

BOISJOLI. Le voilà, tenez, là-bas, devant la fenêtre.

VERTPIGNON. Mon Vésuve, ça?... mais c'est une brioche.

BOISJOLI. Non, c'est un puff.

VERTPIGNON. Puff ou brioche ça n'est pas mon Vésuve.

BOISJOLI. Quand je l'aurai drapé avec du calicot rouge, ça fera un très-joli Vésuve de société. La fenêtre ouverte sera le cratère par lequel s'échapperont les torrents de la lave comme dans Herculanum.

CHANTEPIE. La lave!..

BOISJOLI. Oui, figurée par le feu d'artifice qui est tout placé.

VERTPIGNON. Vous croyez qu'il y aura de l'illusion?..

BOISJOLI. J'en réponds.

CHANTEPIE. Je trouve tout cela très-ingénieux!..

FOLLEVILLE. C'est charmant!.. il est convenu que nous répétons ma chansonnette avant tout; elle est ravissante... il y a un effet de vaisselle cassée... tout à fait nouveau.

VERTPIGNON, à part. Encore une platitude comme tout ce qu'il chante!.. (Haut.) Madame Godinot veut se retirer de bonne heure, nous passerons votre chansonnette ce soir.

FOLLEVILLE. Voilà une bonne plaisanterie, si l'on ne répète pas ma chansonnette, je ne répéterai rien du tout.

BOISJOLI. Allons, on passera le premier acte.

VERTPIGNON. Comment! on passera le premier acte?

BOISJOLI. Nous ferons un raccord demain.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MADAME GROUILLARD, en sultane; MADAME VERDURET, en vivandière de zouaves; MADAME GODINOT, en costume de bohémienne; VICTORIA, en esclave grecque; et DARDARD, en chevalier français.

MADAME GODINOT, bas à Dardard. Je vous défends de parler à mademoiselle Victoria ailleurs que sur le théâtre, ou j'éclate.

DARDARD, à part. Ah! ce n'est plus Célimène, c'est Hermione!

MADAME GROUILLARD, entrant avec Victoria. Nous voici, nous voici!.. Comment trouvez-vous nos costumes, monsieur le chroniqueur?

CHANTEPIE. Parfaits!.. (Bas, à Boisjoli.) C'est une vraie mascarade!

MADAME GROUILLARD. J'ai mis tous mes diamants!.. et il y en pour une somme!

DARDARD. Mademoiselle est charmante!

VICTORIA. Vous trouvez?

MADAME GODINOT, bas à Dardard, en le pinçant. Taisez-vous donc!

DARDARD, à part. Oh!

FOLLEVILLE, à son voisin. Il n'y a que mon costume qui ait du caractère!

CHANTEPIE, à part. Et du poids...

FOLLEVILLE. Il doit faire de l'effet, n'est-ce pas?

CHANTEPIE. Oui, certes!.. (à part.) Sur le quai de la Ferraille.

MADAME VERDURET, en vivandière. Me voici!

TOUS. Bravo! bravo!

MADAME VERDURET, entrant. Ah! bon, j'ai oublié mon rouge!. Je vais avoir l'air d'un pierrot.

CHANTEPIE. Le délicieux travestissement!.. Charmant! charmant!..

MADAME VERDURET. N'est-ce pas?

BOISJOLI. Au théâtre, Mesdames!.. au théâtre!.. (Tous les artistes montent sur le théâtre; Madame Grouillard et Madame Godinot par la coulisse gauche, les autres par la droite; il ne reste sur le devant que Chantepie, Boisjoli et Vertpignon.)

MADAME GODINOT, à Madame Grouillard qui ne peut pas passer dans la coulisse. Mais, passez donc, ma chère!

MADAME GROUILLARD. Ah! la coulisse est trop étroite!

MADAME VERDURET, sur le théâtre. Nous avons une rampe étincelante! Pourvu que mes jupons ne prennent pas feu!

BOISJOLI. Soyez tranquille, j'ai tout prévu... Il y a dans l'antichambre un pompier, des couvertures mouillées et un seau d'eau!

MADAME VERDURET. Ah! vous avez des idées fraîches, vous!

FOLLEVILLE. Vertpignon!

VERTPIGNON, au piano. Hein?

FOLLEVILLE. Il n'y a rien de changé à la mise en scène d'hier?

VERTPIGNON. Rien.

FOLLEVILLE. Bien... Alors, c'est toujours moi qui assassine Lorédan?

VERTPIGNON. Non, c'est Lorédan qui vous assassine. Mais toujours sur le même air.

FOLLEVILLE. Ah! bien.

BOISJOLI. Je vous préviens que je vais frapper les trois coups... nous commençons par le second acte.

MADAME GODINOT. Je prie en grâce qu'on ne le répète pas ce soir; je me sens les nerfs trop malades.

VERTPIGNON, au piano. Mais!..

BOISJOLI, debout au milieu. Très-bien! nous ferons un raccord demain; passons le deuxième acte.

CHANTEPIE, à part, et assis à gauche. Il paraît que l'on passe tout... ça me va!

BOISJOLI. Commençons par le troisième acte. — A madame Verduret.

MADAME VERDURET. Bien. Ah! j'ai encore oublié quelque chose... Je ne sais plus à qui je dois donner la lettre du chevalier!.. Est-ce à la princesse ou à la sultane?

VERTPIGNON. A la princesse.

BOISJOLI. N'allez pas vous tromper. (Elle se retire à droite; bas à

Chantepie.) Dardard, qui veut rompre avec Célimène, envoie sous cette forme une déclaration irrésistible à mademoiselle Victorin. (Haut.) Voyons, cette fois je donne le signal. Place au théâtre ! tout le monde!

VERTPIGNON. Vos orangers sont trop petits... de la salle on voit nos acteurs dans les coulisses.

BOISJOLI. On y est habitué, c'est reçu partout ! Commençons... Vous y êtes?.. (Vertpignon est au piano.) Entrez, madame Verduret. (Madame Verduret entre.)

VERTPIGNON. Une, deux !..

MADAME VERDURET. Ah! M. Chantepie, vous êtes là?

CHANTEPIE. Oui, Madame.

MADAME VERDURET. Mon costume fait-il bien de loin?

CHANTEPIE. Très-bien!

MADAME VERDURET. Il aura du succès, pas vrai ?..

CHANTEPIE. Vous serez enlevée!

FOLLEVILLE, assis au fond sur la brioche. Dites donc, Vertpignon?

VERTPIGNON. Mon ami !

FOLLEVILLE. On est très-bien assis sur ce petit Vésuve-là. (Tous rient.)

VERTPIGNON. Farceur, va! Voyons! voyons! madame Verduret, répétons sérieusement... une, deux!

MADAME VERDURET. J'y suis! Ah! madame de Bellevue.

MADAME GROUILLARD, entrant à gauche. Vous m'appelez, ma chère?

MADAME VERDURET. Donnez-moi donc une épingle, ma mignonne?

VERTPIGNON, à madame Grouillard. Rentrez donc dans la coulisse.

MADAME GROUILLARD. Mais, c'est qu'on y est très-mal. Est-ce que vous laisserez ce quinquet-là?

VERTPIGNON. Mais oui !

MADAME GROUILLARD, minaudant. Oh! non; pas de quinquet, ça m'enrouerait... j'aime mieux de la bougie.

VERTPIGNON. On y mettra de la bougie.

MADAME GROUILLARD. Rose?

VERTPIGNON. Oui, rose !

MADAME GROUILLARD. Ça fera bien dans la verdure.

MADAME VERDURET. Là, maintenant, je commence.

VERTPIGNON, à part. Ce n'est pas malheureux ! Oh! j'avale des couleuvres.

MADAME VERDURET.

RÉCITATIF.

Seigneur, inspire encor mon cœur,
Quand je reviens à l'ombre de ce chêne...

(S'interrompant.) Eh bien! mais, il n'y a pas de chêne...

BOISJOLI. Nous l'avons remplacé par cette caisse d'oranger.

MADAME VERDURET. Ah! bon... ça va me faire rire en scène demain, je vous en avertis. (Elle chante.)

Sur ce banc de gazon où fleurit mon enfance...

(S'interrompant.) Où est donc le banc?...

MADAME GROUILLARD, de la coulisse et entrant à demi. Il n'y en a pas!

VERTPIGNON. Il était trop grand.

BOISJOLI. Nous l'avons remplacé par la chaise. (Chaise à gauche.)

MADAME VERDURET. Ah! si vous remplacez tout! ce n'est pas la peine que je chante mon récitatif; d'ailleurs, je ne m'en souviens plus!

VERTPIGNON. Dites donc au souffleur de souffler.

MADAME VERDURET. Le souffleur?.. Tiens, il y en a donc un, ce soir?.. Ah! oui, mais il dort comme un bienheureux... Je me passerai de lui; je me tire toujours d'affaire, moi... Quelqu'un vient!.. fuyons!.. et je fuis... (Elle sort à droite.)

VERTPIGNON, s'élançant du piano. Mais non! mais non! vous ne sortez pas encore... Bon, la voilà partie!... (Il retombe assis avec désespoir.)

FOLLEVILLE, toujours assis sur la brioche. Eh! Boisjoli?

BOISJOLI. Mon bon?

FOLLEVILLE. Vous me préviendrez quand on mettra le feu au Vésuve... je n'ai pas envie d'être incendié!

VERTPIGNON. Bah! un peu de feu, ça ne vous nuirait pas. Continuons! Entrez, la sultane, entrez!

MADAME GROUILLARD, dans la coulisse de gauche. Mais, ce n'est pas ma réplique.

VERTPIGNON. Entrez tout de même avec l'Albanaise.

MADAME GROUILLARD, entrant avec madame Godinot. Allons! (Elle accroche l'oranger avec sa robe.) J'ai déchiré ma robe.

VERTPIGNON. Prenez garde, vous emporterez le théâtre avec vous!

MADAME GROUILLARD. Je vous préviens que je ne sais pas la musique.

VERTPIGNON. Oui! oui!

MADAME GROUILLARD, chantant très-fort et faisant de grands gestes.

« Viens au pied du Vésuve... »

(Elle s'arrête et montre Folleville assis sur la brioche.)

Est-ce qu'il va rester là, le cuirassier?

VERTPIGNON. Ce soir seulement.

MADAME GROUILLARD, recommence.

« Viens au pied du Vésuve et suis ta souveraine;
« Lorédan et ma fille, ici, doivent venir. »

MADAME GODINOT.

Lorédan! Lorédan! s'il osait me trahir,
La mort seule pourrait satisfaire ma haine!

VERTPIGNON, battant la mesure. Très-bien! très-bien!

MADAME GROUILLARD.

Les voici, ce sont eux!

MADAME GODINOT.

Oui! c'est lui qui s'avance!..
Pour leurs coupables feux
Qu'ils craignent ma vengeance!..

BOISJOLI, indiquant la mise en scène. Ici Lorédan et la princesse entrent par le deuxième plan à droite et l'improvisatrice par le premier plan à droite aussi. (Dardard et Victorine entrent, et avec madame Godinot ils remplissent le théâtre.)

MADAME GROUILLARD. Ah! voilà un oranger qui est bien gênant!

VERTPIGNON. On l'ôtera demain.

MADAME GROUILLARD. Mais si on l'ôte, il n'y aura plus de coulisses.

BOISJOLI. On mettra autre chose.

MADAME GROUILLARD. Mais si on met autre chose, ce sera tout aussi gênant?

BOISJOLI. On ne mettra rien.

MADAME GROUILLARD. Mais si on ne met rien, ça...

BOISJOLI. On fera un raccord demain.

VERTPIGNON. Entrez donc, madame Verduret, vous êtes sortie trop tôt, et vous rentrez trop tard!

MADAME VERDURET, à droite et passant la tête à travers l'oranger. Il n'y a plus de place sur le théâtre, et je ne veux pas chiffonner mon costume, je vais parler de la coulisse!

VERTPIGNON. Mais non! mais non! ma situation serait perdue!

BOISJOLI. Vous devez remettre mystérieusement un billet à la princesse... vous ne pouvez pas crier votre aparté!

MADAME VERDURET. Alors, rangez-vous pour que je passe mystérieusement. (Les autres se retirent au fond.) Ah! bon! il n'y a plus personne.

TOUS. Nous sommes là.

MADAME VERDURET. A présent, qu'est-ce que je dis?

DARDARD, bas. La lettre! donnez la lettre!...

TOUS. La lettre! la lettre!

MADAME VERDURET. Ah! vous m'étourdissez; et puis j'ai un brodequin qui me gêne!

VERTPIGNON. Mais qu'est-ce que fait donc le souffleur? (Furieux.) Soufflez donc, Monsieur, soufflez!

MADAME VERDURET, qui arrange son brodequin. Il ne peut pas, il dort... mais je ne suis pas embarrassée, moi!... Quelqu'un vient... fuyons!... (Chantepie rit aux éclats.)

VERTPIGNON, se levant. Oh! c'est trop fort, vous me massacrez, Madame... si vous ne dites pas le texte, donnez au moins le billet, il fait situation.

MADAME VERDURET, rentrant. Ah! ça me revient... Allez! j'y suis.

VERTPIGNON, se rasseyant. Attendez que j'y sois aussi; une, deux!

MADAME VERDURET, chantant.

O femme! j'ai pour toi, là cachée, une lettre,
Que, loin de tout regard, je devais te remettre.
La voilà...

(Elle donne la lettre à madame Godinot.)

DARDARD. Ciel!

MADAME GODINOT, à part. L'écriture de Dardard! (Elle lit.)

VERTPIGNON, désespéré. Ça ne marchera jamais!

BOISJOLI. Si, nous ferons un petit raccord demain.

MADAME GODINOT. Ah! je me meurs! (Elle tombe assise sur les genoux de madame Grouillard qui est sur la chaise à gauche et laisse glisser la lettre dans le trou du souffleur.)

MADAME VERDURET. Elle se trouve mal!

FOLLEVILLE. C'est une attaque de nerfs!

VERTPIGNON. Il ne manquait plus que ça! (On emmène madame Godinot.)

CHANTEPIE, à Vertpignon. Rassurez-vous, mon cher auteur, ça manque un peu d'ensemble; mais, pour un opera de salon, ça va très-bien.

VERTPIGNON. On ne répétera donc rien du tout?

BOISJOLI. Si, nous avons là le chevalier et la princesse, nous pouvons dire le duo final.

VERTPIGNON, à Chantepie. Je pleurais en l'écrivant, Monsieur!

CHANTEPIE, à part. Bon! je vais rire en l'écoutant! (Grouillard s'agite dans le trou du souffleur.)

VERTPIGNON. Ah! le souffleur est éveillé... Attaquez d'ensemble, mes enfants..., songez que vous êtes au pied du Vésuve, qui vomit des flammes.

MADAME VERDURET, venant s'asseoir sur la chaise sur le théâtre. Tiens! vous répétez encore?..

VERTPIGNON. Oui... le grand duo final.

MADAME VERDURET. Le feu d'artifice va-t-il partir?

BOISJOLI. Certes... A une répétition générale rien ne doit manquer.

FOLLEVILLE. Vous me préviendrez quand on mettra le feu au Vésuve.

VERTPIGNON. Otez-vous de là, madame Verduret, la princesse doit être seule avec Lorédan, sans cela il n'y aura plus d'illusion.

MADAME VERDURET. Ah! vous m'agacez, vous!.. Je veux voir l'éruption de la brioche.

VERTPIGNON. Ah! quelle patience!.. Allons!.. partez!.. (Ils s'en vont chacun de leur côté.) Où allez-vous donc? Lorédan!...

DARDARD. Vous nous dites, partez!..

VERTPIGNON. C'est-à-dire : Attaquez!

DARDARD ET VICTORIA. Ah! très-bien.

ENSEMBLE.

Le ciel est en feu;
Adressons à Dieu
Un suprême vœu
Qui calme sa colère.
O jour solennel!
Le volcan cruel
Ouvre à tout mortel
Les feux de son cratère!

VERTPIGNON. Sublime! sublime! A vous, Lorédan! soyez tendre, soyez brûlant!

DARDARD.

Dans mon âme,
Une flamme
En torrent
Se répand!

GROUILLARD, qui a lu la lettre. Une déclaration à ma fille!

VERTPIGNON, toujours au piano. Taisez-vous donc, souffleur! (A Chantepie, assis sur la causeuse. Comme ça imite bien la lave!

VICTORIA.

Que le Vésuve éclate
Sous mes pieds, magique éclate,
Que m'importe le volcan,
Si je reçois ton serment!

VERTPIGNON. Le baiser à présent, le baiser!.. Allez donc, Dardard! allez donc!

GROUILLARD, se levant; Boisjoli maintient le couvercle. Un baiser! je m'y oppose!

VERTPIGNON. Taisez-vous donc, souffleur. Chaud! chaud! Dardard!

DARDARD, prenant Victoria dans ses bras.

Bonheur extrême,
Ange, je t'aime!

(Parlant.) Sommes nous sur la trappe? (Chantant.)

Bonheur extrême,
Ange, je t'aime!

(Parlant.). Tenez-moi bien. (Chantant.)

Devant Dieu j'ai ta foi!
Morte ou vivante sois à moi!

BOISJOLI, criant. Le volcan! le volcan! (On entend un coup de tam tam. — La trappe s'ouvre. — Dardard et Victoria disparaissent. — Au même instant, le feu d'artifice éclate dans le jardin et Folleville se sauve à droite.)

VERTPIGNON. Bravo! bravo! le volcan!

GROUILLARD, se débarrassant du paravent. Ma fille! Où est ma fille?..

VERTPIGNON. Mais, qu'est-ce que c'est donc que ce souffleur-là? (Il le couvre avec le capuchon.)

PHILIPPE, entrant de droite. Le feu! le feu est dans le jardin...

VERTPIGNON. Le feu! sauvons mon manuscrit! (Lutte entre Vertpignon et Grouillard qui tient le manuscrit.)

THÉRÈSE, rentre de gauche. Rassurez-vous, le feu est éteint!.. rassurez-vous, ce n'était rien!

GROUILLARD. Mais, ma fille?

DARDARD, entrant de gauche et la portant dans ses bras. La voilà, Monsieur! je l'ai sauvée!

VICTORIA. Ah! papa!.. Ah! monsieur Dardard!

GROUILLARD. Dardard!

DARDARD. Oui, Monsieur!

GROUILLARD. Gardez vos épîtres, et s'il vous arrive d'en écrire encore!..

MADAME GROUILLARD, entrant par la gauche. Ah! madame Godinot vient de partir très-souffrante et ne jouera pas demain.

GROUILLARD. Ça m'est égal.

MADAME GROUILLARD. Hein?.. mon mari!..

BOISJOLI, montrant le fond. Oui, Monsieur était là!

GROUILLARD. Heureusement!

BOISJOLI. Et vous dites, Madame, que nous ne pouvons plus compter sur madame Godinot?

FOLLEVILLE, revenant tout mouillé, tout enroué, par la droite. Ni sur moi.

CHANTEPIE. Que vous est-il arrivé?..

FOLLEVILLE, au milieu. Pendant le feu... un seau d'eau en plein... Je ne pourrais pas chanter ce soir l'air : *C'est qu'il a des bottes, Bastien; il a des bottes, bottes, bottes!..*

BOISJOLI. Madame Godinot malade!.. Monsieur Folleville enrhumé!.. comment jouer demain?

GROUILLARD. Ne vous mettez pas en peine; ni demain, ni jamais, on ne jouera la comédie chez moi!

VICTORIA. Oh! papa!

BOISJOLI. Et vos trois cents invités?

GROUILLARD. On leur donnera la lanterne magique.

MADAME VERDURET. Merci! je vais vous tirer d'embarras. Je connais un de nos directeurs de théâtre... un homme charmant... Je lui demanderai de vous prêter ses artistes et une pièce de son répertoire; vos invités ne perdront pas au change.

GROUILLARD. A la bonne heure! ma femme et ma fille seront dans le salon, les vrais comédiens sur le théâtre... chacun à sa place... Là-dessus, Thérèse, reconduisez M. Dardard, et nous, allons souper!

TOUS. Allons souper!

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.